



LITTÉRATURE
Une décennie, dix romans
Page E 5



CINÉMA
Baroque et délirant Terry Gilliam
Page E 8

Livres & culture



L'équipe de la revue de *Revue et corrigée 2009* du théâtre du Rideau vert.

FRANÇOIS LAPLANTE DELAGRAVE

Bienvenue aux archéologues de l'information!



L'équipe de la revue *À l'année prochaine*: Pierre Verville, Michèle Deslauriers, Philippe Laguë et Pierre Brassard

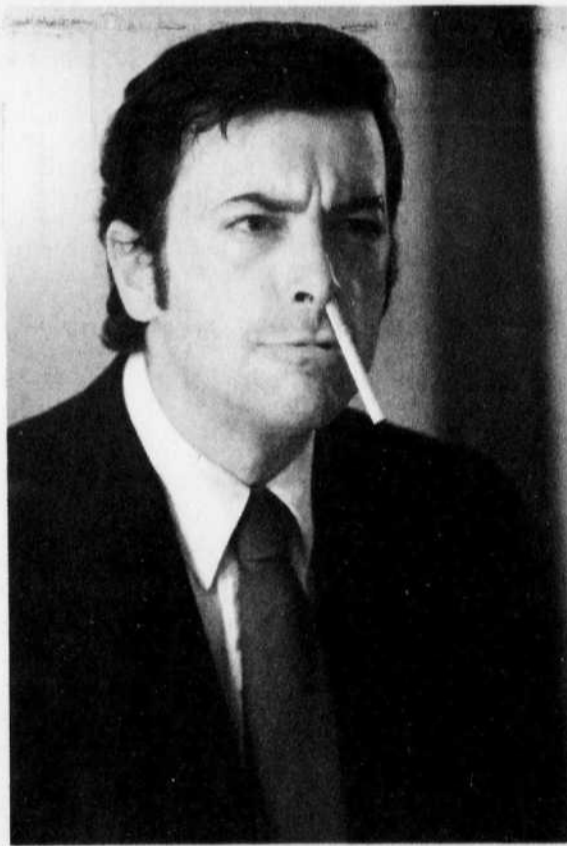
Et de dix! Voilà une autre année qu'on balance dans le grand cimetière de l'actualité et, du même coup de balai, toute une décennie. Décembre ramène la saison des archéologues de l'info qui exhument, triturent et détournent la nouvelle pour mieux en rire et l'enterrer à jamais. Radio-Canada a beau avoir sabordé son *Bye Bye*, la revue de fin d'année est un genre qui se porte bien, et il se décline ces jours-ci sur tous les tons.

ISABELLE PARÉ

Au Québec, la revue de l'année, le *Bye Bye* en tête, est devenue au fil des ans un véritable sport national, un exercice collectif d'autodérision, un rite de passage obligé vers la nouvelle année. Il n'y a qu'à se rappeler le délire médiatique qui a suivi le dérapage du *Bye Bye 2008* pour mesurer les passions que soulève l'événement télévisuel, au même titre que le hockey ou la politique. Rions de nous, la belle affaire. Cherchons-nous des poux, grattions-nous le bobo et enfouissons un dernier clou dans le cercueil de l'actualité pour enfin l'oublier à jamais. Pourrait-on s'en passer?

Pas vraiment, semble-t-il. Car même si Radio-Canada a mis son *Bye Bye* sous verrou cette année, le genre a donné naissance à de multiples rejetons sur scène, sur les ondes et sur Internet. Depuis 2000, *Les Zapartistes* et *Infoman* en tête ont repris le flambeau de la satire politique, et dans leur sillage sont apparues revues théâtrales et radiophoniques, sans oublier une poignée de parodistes qui s'éclatent sur le Net. Les rendez-vous seront donc nombreux en cette fin d'année.

Comme c'est le pape de *Tout le monde en parle* (TLMEP), Guy A. Lepage, qui officiera cette année au passage du Nouvel An (à défaut de *Bye Bye*) sur les ondes de la SRC, il faudra compter sur *Et Dieu créa...* Laflaque et *Infoman* pour croquer du politicien entre la dinde et le plum-pudding.



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR
Christian Vanasse, l'un des Zapartistes

«On en est pour l'instant à une ratatouille de cinq à six heures de moments-clés et d'images d'archives. On saura seulement le 23 au soir ce qui sera en ondes le 31. Ça stresse d'ailleurs un peu mes patrons», confie Jean-René Dufort.

A la manière d'un sirop d'érable, le magma télévisuel de l'année est soumis depuis plusieurs semaines à l'épuration en studio de montage, explique Dufort, pour obtenir un élixir décapant, saturé en gags politiques. L'exercice est d'autant plus ardu que, jusqu'ici, la liste des invités de TLMEP ne circule pas hors du cénacle de Lepage, même à Radio-Canada. «On ne sait pas si leurs choix sont les mêmes que les nôtres. J'avoue que ça aurait été plus facile d'être suivis par un RBO avec des perruques!»

Après avoir inscrit à son tableau de chasse des entrevues avec Sarah Palin et Ingrid Bétancourt pour sa revue de 2008, le traqueur de personnalités soutient qu'il n'y aura pas nécessairement de gros noms au programme cette année. «Pour nous, les grands noms sont parfois des inconnus. Mais on s'est promenés partout dans le monde au cours de l'année. Mon passeport est incandescent!», lance l'Infoman.

On ne pourra éviter les scandales politiques, la visite officielle d'Obama à Ottawa, les déboires de l'Action démocratique du Québec, prise en flagrant délit de pseudo-démocratie, et ceux du Canada à Copenhague. Mais pour Tony Accurso et son bateau controversé, nuance Dufort, il faudra peut-être repasser, compte tenu de la poursuite de deux millions qui pend au bout du nez de Radio-Canada. Quant à la radio, elle donnera à entendre, mais

aussi à voir lors de la première captation télé de l'émission *À l'année prochaine*, le 30 janvier à 20h (rediffusée le 31 et le 1^{er} à la radio). L'équipe d'humoristes, qui recrute Philippe Laguë et les imitateurs Pierre Verville, Pierre Brassard et Michèle Deslauriers chaque samedi sur les ondes de la Première chaîne, sévira à la télé pour la première fois. Les caméras seront invitées en coulisse pour capter les bouillies des protagonistes et les nombreux stratagèmes sonores utilisés pour le bruitage en direct.

«Il n'y a pas de confusion possible avec le *Bye Bye*. On n'a pas eu quatre mois et un budget monstre, mais deux semaines pour concocter notre show. On fait cela comme à la radio, avec pas de costumes ni de maquillages», insiste Laguë, le chef de ces joyeux lurons.

Jean Charest, et son refus obstiné d'enclencher une commission d'enquête, la corruption, les maires Labeaume et Tremblay auront le dos large. On retrouvera de visu les têtes de Turc favorites de l'émission, donc Pierre Maisonneuve et Hubert Reeves. «On verra en action nos bruiteurs, avec des meubles récupérés des Plouffe pour faire les bruits de porte et un bassin d'eau pour pasticher l'ADQ qui coule à pic», relance Laguë.

Sur scène

Côté scène, les premiers adeptes de la cinglante farce politique, Les Zapartistes, seront encore au front, un peu partout au Québec, depuis la mi-décembre et jusqu'à la mi-janvier. Avec une actualité

VOIR PAGE 2: REVUE

CULTURE

Les dix meilleurs disques québécois de 2009

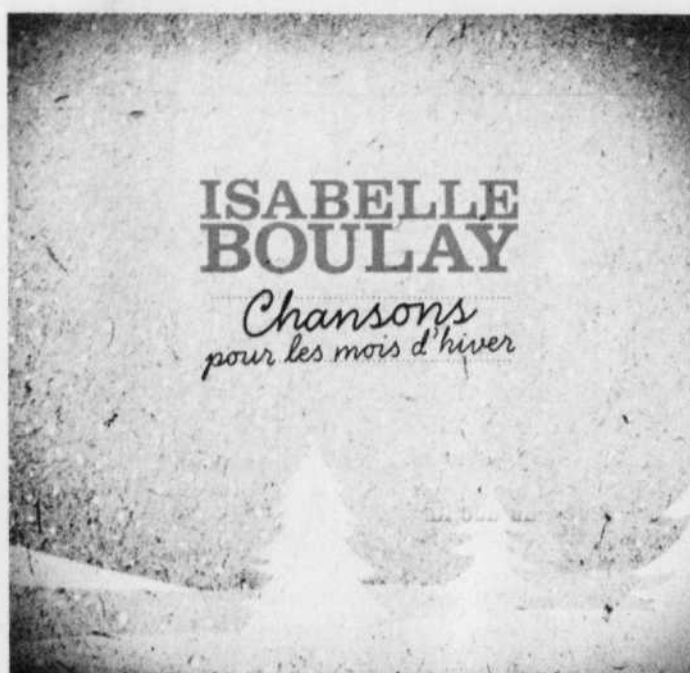
L'année où le grand Luc a encore grandi

SYLVAIN CORMIER

Et le *Brun* de Bernard Adamus, unanimement célébré? Et *Tu m'intimides*, le meilleur Mara Tremblay? Et le très remarqué *9.99* de fidelplasma? Et l'incontournable *Plastrer la lune* de Fred Fortin? Et le *Silence* de Fred Pellerin, à la limite du plébiscite? Et le paquet d'albums-laboratoires de Dumas et le *Traces* résultant? Ou diable se cachent-ils? Sous la dizaine ci-dessous, voilà où. C'est qu'au Québec — exception culturelle, encore et toujours — nos artistes de la chanson font pied de nez après pied de nez à la crise du disque, et c'est encore cette fois-ci le casse-tête quand vient le temps de dire qui vient avant. Concluez que ceux qui viennent après valent pas mal autant que ceux qui viennent avant. Bref, que l'époque a rarement été meilleure pour le consommateur de disques d'ici. Et que si j'étais vous, je ne m'arrêtera pas à dix.

■ 1. Luc de Larochellière, *Un toi dans ma tête*. Un deuxième sommet, vingt ans après le double massue du départ, *Amère America* et *Sauvez mon âme*. Osons la comparaison avec Ferland: *Un toi dans ma tête* est l'Écoute pas ça du grand Luc. De cette sorte d'album qu'il faut toute une vie pour réussir. L'album de l'équilibre enfin atteint entre propos essentiel et habileté naturelle. La plus élégante simplicité, sans forcer. Il avait ça en lui, l'artisan. Luc a intimé au Luc intime de se montrer, et le Luc tapi à l'intérieur des rimes fin finaudes du Luc trop doué pour son bien a dit: bon d'accord, me voilà. Tel quel. Mais pas n'importe comment.

■ 2. Isabelle Boulay, *Chansons pour les soirs d'hiver*. Une nouvelle sorte de disque pour la saison des lèvres gercées et des âmes essoulées. Pas un disque de Noël à numéros, avec le beau sapin roi des grelots. Pas un album de berceuses non plus, même si ça berce. Pas un album qui donne envie d'aller jouer dans la neige, même si ça doit être particulièrement enveloppant après.



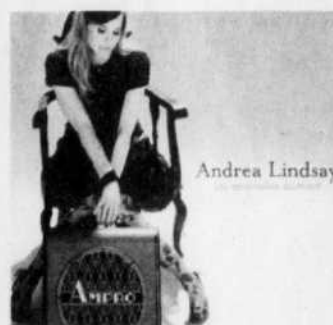
Chansons pour les soirs d'hiver est cousu main pour avoir un peu plus chaud quand il fait froid. C'est l'album du réconfort, au creux duquel il fait bon se blottir. Quitte à souffrir un peu pour mériter son bien-être: même la douleur dans *Shefferville*, le dernier train est bonne à prendre.

■ 3. Daniel Bélanger, *Nous*. Fini le temps où l'insomniaque s'amusait à prendre son temps pour refaire ses affaires trois-fois-mon-père. Adieu les intervalles d'une demi-décennie entre les albums: Daniel Bélanger n'a finalement qu'une vie à vivre et productivité rime avec intensité. Au programme et presque en même temps, le voilà qui fait chanter *Les Belles-sœurs* de Tremblay, crée l'«odyssée spectaculaire et musicale» *Paradis perdu* avec Jean Lemire et Dominic Champagne, et aussi et surtout offre *Nous*, nouvel album, deux petites années après *L'Échec du matériel*. Nous? Lui et nous. A proximité, en jouisse promise-cuité. Nous? Le collaborateur

attitré Jean-François Lemieux et lui, sous l'empire du groove. *Nous*, c'est guitare folk au centre et James Brown autour. Nous sommes très partants.

■ 4. Andrea Lindsay, *Les sentinelles dorment*. Le deuxième album de la chanteuse franco-ontarienne est encore plus délicieusement *sixties* pop que le premier. Mais pas moins actuel pour autant, et vive le paradoxe. C'est Andrea-Petula à la rencontre de Nick Drake, au siècle du grand court-circuit spatio-temporel. C'est Andrea-Sandie Shaw qui se réinvente un monde où l'on sirote un Gin Bombay à la main en twistant sur des talons aiguilles. C'est la fan avouée de Françoise Hardy qui exalte «le temps de l'amour, des copains et de l'aventure» comme si l'aventure ne faisait que commencer. Venant d'Andrea, on y croit. Et on craque.

■ 5. Émilie Proulx, *La Lenteur alentour*. L'album qu'on attendait depuis le minidisque de cinq titres paru en 1997, terrifiant de noirceur et saisissant de



beauté. Ce véritable premier album est encore plus sombre, sombrant «dans le noir de l'asphalte», pour reprendre l'image forte d'une chanson au drôle de titre: *En Tercel dans le fond d'un rang*. Si l'espoir point, ça et là, ce sont des bouées de sauvetage dans l'océan. Le plus souvent, Émilie triture ses plaies et explore la solitude jusqu'au bout de la nuit. Heureusement qu'il y a la musique autour, les pickings de guitare folk, la pedal steel. Heuseusement qu'en personne la jeune femme rit souvent. Sinon, on s'inquiéterait. L'album cathartique de l'année.

■ 6. Damien Robitaille, *Homme autonome*. Ça démarre façon *Donald Lautrec Chaud*: cuivres r'n'b, rythme à gogo. Ça va avec le concept de pochette à dominante caca d'oe: tapis shag, piano électrique Fender Rhodes, habit de cuir, affiche racoleuse à dédicace assortie. Kitsch exprès. Mais est-ce kitsch? Telle est la question. Nous revolla sur la singulière planète Damien, qui tourne autour d'elle-même au lieu d'autour du Soleil, qui regarde les choses par le petit bout de la lorgnette en marchant sur les mains. Entre décalage contrôlé et naïveté chevillée au corps, le Franco-Ontarien est décidément irré-



sistible, mais demeure insaisissable. Sauf dans *Y a-t-il quelqu'un?*, d'une clarté chavirante. Allo la Terre?

■ 7. Jean Leloup, *Mille excuses Milady*. Fou. Génial. Autiste. Extraverti. Tout ce vous voulez, Leloup peut l'être. Et l'est. Ça donne des chansons qui se veulent plus transparentes que jamais. Et qui le sont. Même les opaques. Le gaillard se livre, se délivre. Sans réserve, sans retenue. Le grand texte qui prend la place des paroles de chansons dans le livret confine à la séance publique chez le psy. Le disque adjoint au livret témoigne pareillement. Ouste le second degré, au moins trois chansons sur quatre. Et bonjour l'émotion à fleur de mots. *Recommencer*, *Hiver*, *Le Grand Héron* sont autant de confessions chantées. Certes, le cabotin se permet de cabotiner, mais l'album est une main tendue. Le meilleur Leloup? Certainement son plus palpable.

■ 8. Yann Perreau, *Un serpent sous les fleurs*. C'est l'album qu'on fait quand on a passé trente ans et qu'on est allé voir le monde dans les yeux et qu'on s'y est vu nu, qu'on s'est délesté de son trop-plein d'ego et qu'on ne s'est jamais mieux trouvé que dans le terrain de jeu des autres. Les autres? Poètes, romanciers, des pas n'importe qui. Dominique Cornélière, Sylvain Rivière, Michel X Côté. Et puis Dédé Traké, le temps d'une chanson dure comme une tumeur (*Le Bruit des bottes*). L'album de la maturité vivifiante, pour ne pas dire du salutaire changement de peau. La grande mue, en pleine piste de danse.

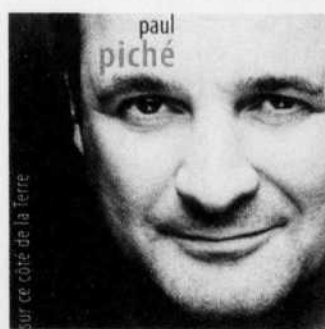
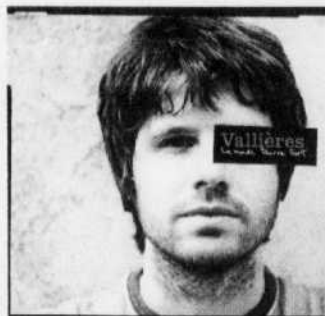


■ 9. Vincent Vallières, *Le monde qui tourne fort*. Depuis *Le Repère tranquille*, il s'est passé quoi pour Vallières? La vie pas tranquille. Le monde qui tourne fort. Des enfants, le déménagement à Magog, la rupture avec l'ancien gérant, l'adhésion à la grande famille de musique Spectra, Olivier Langevin aux commandes de l'album plutôt qu'Eric Goulet. Ça fait beaucoup. Et ça donne un disque moins propre, plus dense, où Daniel Lanois vient faire son bruit chez Dylan, où les sentiments s'expriment plus fortement: «*A prendre ou à laisser*». Mais Vallières demeure Vallières, et les refrains sont forcément gagnants, et invariablement bons à fredonner. Ce qui ne change jamais chez lui, c'est le désir.

■ 10. Paul Piché, *Sur ce côté de la Terre*. Dix ans après *Le Voyage*, le grand gaillard de la Minerve revient au disque de son côté de la Terre, fort de dix chansons à grandeur d'horizon et à hauteur d'homme, d'abord éprouvées guitare-voix lors de spectacles improvisés dans les cafés et bars d'un bout à l'autre du Québec, puis jouées presque *live* en studio avec les fidèles et formidables musiciens qui sont à Piché ce que le E Street Band est à Springsteen. De Réjean Pesant à Jean Kiant, un retour à l'avant-plan franchement probant. A d'autres la réinvention.

L'époque a rarement été meilleure pour le consommateur de disques d'ici. Et si j'étais vous, je ne m'arrêtera pas à dix.

Le Devoir



REVUE

SUITE DE LA PAGE E 1

gavée de scandales où la corruption va bon train, le quatuor aura de quoi se régaler. Outre ses cibles fétiches dans le champ droit, dont les Harper, Sarkozy et Labeaume, les humoristes

harponneront de nouvelles proies, dont les Louise Harel, Richard Bergeron, Gérard Tremblay et Maka Koto.

«On a été les premiers à faire cela. Alors, on reste fidèles à ce qu'on fait le mieux depuis le début, qui est de rester collés à la

politique», affirme François Parrenteau, des Zapartistes.

Revue et corrigée 2009, la revue du Rideau vert pilotée pour la première fois par Yvon Bilodeau, bat son plein jusqu'en janvier, cette fois au théâtre Outremont. Moins politique et plus

culturelle, «l'autre» revue sur scène mord dans l'actualité plus «pipole» et envoie au front les comédiens Suzanne Champagne, Véronique Claveau, Chantal Francke, Benoît Paquette, Marc Saint-Martin et Martin Héroux.

Pour tenir le public en haleine pendant deux heures, on a misé sur des stars connues, comme Cœur de pirate, Céline Dion, Pierre Lapointe, Ginette Reno et Michael Jackson. «Nos acteurs sont capables de tout, mais il faut miser sur des têtes connues, sinon ça ne lève pas», affirme Bilodeau, qui a été recruté en janvier 2009 par Denise Filiatrault pour succéder à Joël Legendre.

Au jeu de la revue, il y a aussi les recalés de l'année. Bref, ceux qui n'ont pas passé le dernier test du palmarès des événements-cultes de l'année. Du nombre, Bilodeau cite les Hells, Jacques Demers, Mario Dumont et... Jean Charest! *So last year!* Et de janvier à juin, de nombreux événements passent à la trappe, pour cause d'amnésie collective.

Sur le Web, deux revues se disputent les technautes le 31 décembre à 19h. Celle des Supermatozoïdes, intitulée *Adieu 2009*, qui met à contribution Anne-Marie Dupras et le groupe d'humoristes Les Recycleurs,



FRANÇOIS LAPLANTE DELAGRAVE
Xavier Dolan, selon *Revue et corrigée 2009*

dans une satire d'une trentaine de minutes diffusée sur *dailyemotion.com*. Un autre clan, Les Freaksters, allié à un collectif d'une quarantaine d'humoristes dont Alex Perron et Normand L'Amour, enfilera quant à lui pendant deux heures un bouquet de sketches en ligne. Bref, de tout, pour tous, sur tous les fronts!

Le Devoir

■ http://www.radiocanada.ca/special/portail_fetes_2009/blog/ue/index.asp?id=126861
■ www.leszapartistes.com
■ <http://www.rideauvert.qc.ca>
■ www.supermatozoïdes.com
■ www.ciao2009.com

ARCHAMBAULT
Une conception du Québec Noir

PALMARÈS
CD
Résultats des ventes:
du 15 au 21 décembre 2009

FRANCOPHONE

1	FRED PELLERIN Silence
2	MAXIME LANDRY Vox Pop
3	LES GRANDS CLASSIQUES D'EDGAR... Artistes variés
4	ISABELLE BOULAY Chansons pour les mois d'hiver
5	MARC HERVIEUX Le premier Noël
6	DANIEL BÉLANGER Nous
7	RICHARD DESJARDINS Symphonique
8	GÉNÉRATION PASSE-PARTOUT Artistes variés
9	PAUL PICHÉ Sur ce côté de la terre
10	MARYSE LETARTE Des pas dans la neige

ANGLOPHONE

1	SUSAN BOYLE I Dreamed a Dream
2	IMA Christmas
3	LADY GAGA The Fame Monster
4	CHARLOTTE GAINSBURG IRM
5	NADJA Nadja
6	LOREENA MCKENITT A Mediterranean Odyssey
7	MICHAEL BUBLE Crazy Love
8	DANSE PLUS 2010 Artistes variés
9	ALICIA KEYS The Element Of Freedom
10	STING If on a Winter's Night...

TÉLÉCHARGEMENT zik

1	UNE CHANCE QU'ON S'Y Marie-Eve Gauthier
2	I GOTTA FEELING Black Eyed Peas
3	BAD ROMANCE Lady Gaga
4	TIK TOK Ke\$ha
5	CACHE-CACHE Maxime Landry

Hommage à Vienne
Le plus grand concert du Nouvel An au monde!

L'Orchestre Strauss
de Montréal

Mika Eichenholz, chef (Stockholm)
Zsuzsa Kalocsai, soprano (Budapest)
Dániel Vadász, ténor (Budapest)

Danseurs du Ballet National de Hongrie

1er janvier 2010 À 14 h 30
Salle Wilfrid-Pelletier

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
www.laplacedesarts.com

Information: 1-800-545-7807 • salutetovienna.com

DE VISU

Musée d'art contemporain de Montréal

Un point de vue sur la collection

Une entreprise vise à dynamiser et à rafraîchir un incontournable d'un musée d'État

AUTRES ESPACES

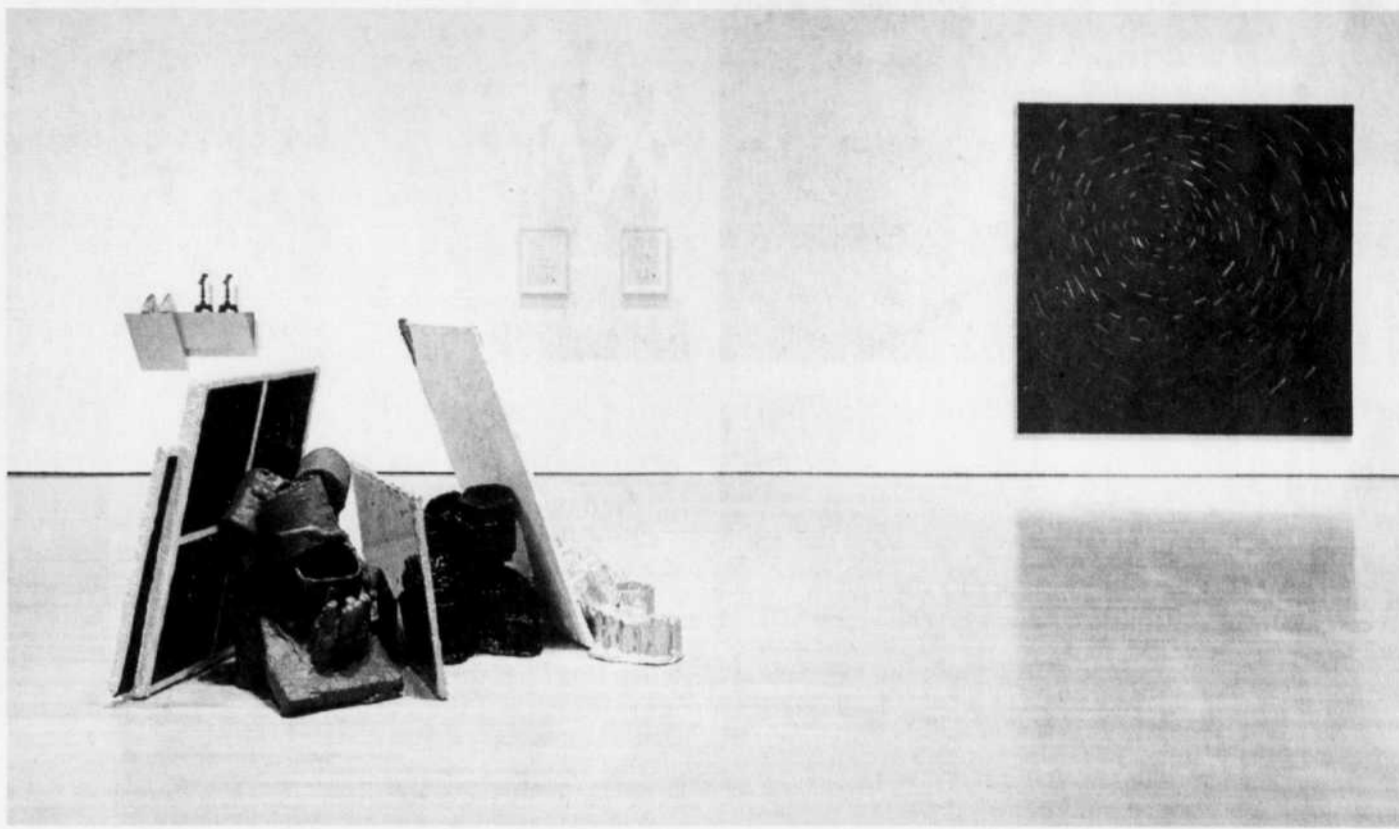
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 5 avril 2010

MARIE-ÈVE CHARRON

L' introduction à l'exposition est pour le moins accrocheuse. Il s'agit d'une vidéo à la facture amateur dont l'action est savoureuse: dans *Homewrecker* (2001), on voit un jeune homme en train de manier sa planche à roulettes sur les surfaces d'un petit appartement vidé et décati. L'action montre une occupation transgressive et ludique des lieux, un espace domestique qui, visiblement, a perdu sa fonction première.

Le ton est ainsi donné par Mark Lanctôt à *Autres espaces*, l'exposition qu'il a montée à partir des œuvres de la collection permanente du Musée d'art contemporain de Montréal. Elle marque le coup d'envoi d'une série d'expositions intitulée «Point de vue sur la collection», qui fera appel à différents commissaires, de l'institution ou de l'extérieur, plutôt que d'avoir recours chaque fois à l'habituelle conservatrice de la collection, Josée Bélisle. L'entreprise vise à dynamiser et à rafraîchir l'exercice incontournable d'un musée d'État, qui consiste à sortir les œuvres de ses réserves pour les mettre en valeur. L'approche thématique adoptée par cette série est des plus souhaitables. Encore faut-il mener cette approche avec doigté.

Ce doigté, Mark Lanctôt n'en manque pas. Parmi les quelques



Les œuvres de générations, d'époques, de disciplines et de provenances fort diverses se croisent dans un apparent désordre, et sans cloisons physiques au demeurant, à *Autres espaces*. À l'avant-plan, la sculpture du duo Rhonda Wepler et Trevor Mahovsky, qui est un amas grotesque de toile et de gallons de peinture gisant en quelque sorte sous une épaisse couche de vernis coloré.

dizaines d'œuvres exposées, nombreux sont les rapprochements fructueux déployant avec intelligence les diverses facettes du thème posé, à savoir la représentation — et la critique souvent — des espaces urbanistiques, architecturaux et médiatiques qui structurent la vie moderne et affectent les comportements. Aux côtés de l'œuvre *Homewrecker* d'Alex Morrison, par exemple, le *Di-*

mond Mandala (1972) de Kurt Kranz se donne à voir comme une composition colorée et géométrique qui n'est pas réduite à sa dimension formelle.

Toutefois, le nombre d' enjeux touchés par le thème dans l'exposition est si important que la ligne directrice perd de sa netteté. Cette impression de confusion prend forme surtout parce que le parcours de l'exposition n'est volontairement pas

balisé et que seul un court texte mural, un peu aride par ailleurs, introduit le visiteur au thème. Des sous-regroupements auraient pu fournir les clés de lecture qui semblent faire défaut. A tout le moins, le musée prévoit ajouter des textes explicatifs.

Les œuvres de générations, d'époques, de disciplines et de provenances fort diverses se croisent en effet dans un appa-

rent désordre, et sans cloisons physiques au demeurant. Cela permet, certes, de faire des découvertes et d'apprécier la variété de la collection. Or cette approche laisse intégralement au spectateur le soin d'extraire les liens, de donner du sens. Même si ses visées restent à être explicitées, l'accrochage est néanmoins porteur de sens. On pourra être séduit, par exemple, par le voisinage

d'une vidéo de Dara Birnbaum (*Technology Transformation / Wonder Woman*, 1978), d'une peinture sur contreplaqué de Paterson Ewen (*Star Traces Around Polaris*, 1973), d'une toile de Mary Pratt (*Christmas Fire*, 1981) et d'une lithogravure d'El Lissitzky montrant un de ses Prouns. Plus intuitif que théorique, l'accrochage force de nouvelles lectures.

Ailleurs, la peinture moderniste, théorisée comme un espace pur et autonome, est remise en question à la fois par l'œuvre photoconceptuelle de Ian Wallace (*My Heroes in the Streets: Studies for Picture on Canvas*, 1986) et la sculpture du duo Rhonda Wepler et Trevor Mahovsky, qui est un amas grotesque de toile et de gallons de peinture gisant en quelque sorte sous une épaisse couche de vernis coloré.

Parfois déroutante, l'exposition réserve malgré tout de bons moments. Il en est ainsi du film *Le Cours des choses* (1987) de Fischli et Weiss, qui est, de loin, l'œuvre qui captive le plus longuement l'attention. Une caméra 16 mm a filmé le parcours d'objets et de matières (feu, eau, bidons, poubelle, casserole, etc.) dont la séquence est déterminée par un effet domino, chacune des actions ayant un impact calculé sur la suivante selon une suite qui semble sans ruptures. Dans cet univers ingénieusement bricolé, le dévoilement progressif du parcours est source de plaisir et produit, ou révèle, l'espace au fur et à mesure, donnant ainsi un ancrage stimulant au thème «Autres espaces».

Collaboratrice du Devoir

Dans les bas-fonds...

Nouvelles galeries, espaces deux fois plus grands et meilleur déploiement de sa collection: le Musée des beaux-arts de Montréal a procédé en cette fin d'année à une campagne de séduction en art contemporain comme on en a rarement vu.

ÉCHAUFFEMENT PLANÉTAIRE

IMAGES D'UN MONDE SOUS TENSION

Jusqu'en novembre 2010, et *Trente ans de la collection Loto-Québec: œuvres choisies*, jusqu'au 7 février, Musée des beaux-arts de Montréal, 1380, rue Sherbrooke Ouest.

JÉRÔME DELGADO

L'exposition de longue durée *Échauffement planétaire*, doublée d'une autre consacrée à la collection de Loto-Québec, rajeunit certainement l'image du musée. L'actualité brûlante comme thématique et l'inclusion d'artistes de nouvelles générations (BGL et Marie-Hélène Leblanc) parmi des figures historiques (Leon Golub ou George Segal) ne peuvent toutefois pas cacher une réalité: l'art contemporain demeure négligé, du moins à Montréal, dans un contexte beaux-arts.

Il aura fallu la contribution d'un mécène (Loto-Québec, de l'ordre d'un million de dollars) et une faveur à son égard (l'expo *Trente ans de la collection Loto-Québec: œuvres choisies*) pour aboutir à cette grande vi-

trine d'une centaine d'œuvres. Deux expos, cent œuvres (de tout acabit), mais une impression que l'art contemporain, par son appellation nébuleuse, est destiné aux seconds rôles. Condamné au sous-sol, comme s'il n'était pas du niveau des arts dits beaux, auxquels on réserve les étages du haut.

C'est donc sous la rue Sherbrooke que se tient l'exposition *Échauffement planétaire* et ses couleurs de fin du monde, de la prolifération de la haine et des conflits armés aux désastres écologiques. Sous-thèmes ou scission forcée? L'espace, un peu ingrat, a davantage l'apparence d'un lieu de transition que celle d'une salle d'exposition. Cette partie souterraine, tunnel entre deux pavillons, on la visite surtout pour éviter d'affronter l'hiver et les voitures.

La situation souffre de la comparaison: l'expo sur Loto-Québec bénéficie, elle, d'un espace plus harmonieux et invitant. Il faut dire que cette grande salle homogène sera dédiée, dès février, au volet Carré d'art contemporain.

Bien à l'abri des regards, *Échauffement planétaire* est pourtant portée par une audacieuse dénonciation qui mérite



Ken et Anita, de Julie Moos, 2001. La scène paraît heureuse, mais il y a anguille sous roche. Derrière le joli portrait pousse un maïs fort en OGM.

d'être entendue de tous. Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au MBA, a fait un tri parmi de grands pans de la création pour montrer à quel point les artistes puisent dans les situations les plus sombres pour éveiller nos consciences.

Parfois, le coup de poing est direct, comme dans *Terminal Velocity*, œuvre de Carolee Schneemann construite à partir de ces corps en chute juste avant l'effondrement des tours

du World Trade Center. Et quand la scène paraît plus heureuse, il y a anguille sous roche. Derrière le joli portrait *Ken et Anita*, signé Julie Moos, pousse un maïs fort en OGM.

C'est sous le conflit des idéologies que s'ouvre l'expo — à moins qu'elle ne s'y ferme, tout dépend de l'endroit par où on entame la traversée du tunnel. Ici, les tensions sont provoquées par les discours dominants, par les autorités.

Et si certains en rient, de l'autorité, telle la suite photographique *Seven Frames* du Chinois Weiwei Ai, qui défait l'image rigide du soldat, d'autres contestent le patriotisme exacerbé. C'est le cas de *La Edad de Oro*, vidéocollage réalisé par un collectif cubain et, de manière plus révoltante et absurde, d'un autre collage d'images, cette fois d'archives de la CBC. Dans celui-ci, *Supernatural*, de Roy Arden, la violence, l'abus

de pouvoir et la provocation enfantine se côtoient dans ce qui pourrait être le comble de la bassesse humaine. Toute l'expo est sur ce ton, entre la brutalité des scènes et la musicalité, la poésie, de leur présentation.

Aquin a eu du flair d'ajouter deux ou trois pièces anciennes, question de placer les œuvres contemporaines dans une continuité historique. On s'explique par contre moins bien le fait qu'il ait ressenti le besoin d'aller emprunter des pièces, comme s'il manquait d'exemples. Les huiles à l'esthétique exagérément gore d'un certain André Ethier, prêt d'une galerie new-yorkaise... Pourquoi? Aussi, quelques documents (pièces à conviction?) ont été insérés ici et là, comme s'il fallait justifier la violence des propos artistiques.

Un mot, enfin, concernant l'expo *Loto-Québec*. La société d'État a bien orchestré ses 30 ans d'entreprise collectionneuse. Déjà qu'elle a fait du bruit toute l'année avec sa programmation spéciale dans sa propre petite galerie, la voici qui s'invite au musée. Et elle a le beau jeu. L'expo, soignée, offre un joli équilibre entre les multiples genres, générations et pratiques. Dans cette salle, disons, plus naturelle, les visiteurs distraits risquent de passer sans noter la différence avec le reste de la collection du MBA.

Collaborateur du Devoir

John William Waterhouse
Le jardin des sortilèges

Exceptionnellement les samedis
26 décembre et 2 janvier:
ouverture à 13 h

2 octobre 2009 - 7 février 2010
AIR CANADA

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca/waterhouse

LIVRES

Carranza, ou les faces du pouvoir

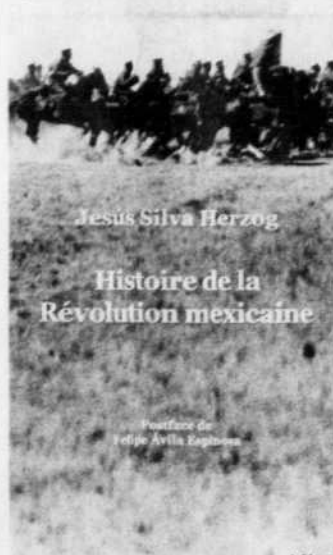
Dans la très belle et classique *Histoire de la Révolution mexicaine* que Lux éditeur nous a proposée cet automne (recensée dans ces pages par Michel Lapierre), et qui est un de mes livres de l'année, je trouve un passage qui, pour moi, décrit un moment-clé, peut-être le point de bascule de toute l'affaire. On est en 1914, le président Madero a été renversé et assassiné, Huerta, l'usurpateur galonné, occupe le fauteuil présidentiel, mais le gouverneur d'un petit Etat du Nord, le Coahuila, a refusé de se rallier. Venustiano Carranza, un homme de la classe moyenne aisée, sage et énergique, d'une grande culture historique, se retrouve donc à la tête de ce qui deviendra l'armée constitutionnaliste et dont l'objectif premier est le départ du dictateur et le rétablissement de la légalité. Un commandement qui fait de lui, de facto, le *Primer Jefe* des forces révolutionnaires.

«Si l'histoire bégaie, au Mexique, du moins, c'est avec grandiloquence qu'elle bute sur les mots et les morts», écrivais-je le printemps dernier à propos d'un autre ouvrage, *Coulée de sang*, sur l'interminable parenthèse porfiriste. De fait, l'histoire mexicaine est généralement jalonnée de manifestes, de plans, de proclamations. Madero a eu son Plan de San Luis, Zapata a déjà son Plan de Ayala, il faut à Carranza le sien. Ce sera le Plan de Guadalupe. Lorsque lecture en est faite aux troupes, il y a d'abord comme une gêne. Eux se battent pour la terre, des salaires, un nouvel ordre social. Mais leur chef est un pragmatique. Pas un paysan en sandales comme Zapata. Il semble avoir compris une chose: changer le monde et marquer l'histoire ne sont pas des entreprises qui reviennent au

même, l'important n'étant peut-être pas tant d'avoir des idées que de connaître les hommes. A Guadalupe, tandis qu'il regarde les siens amener fiévreusement et dans la plus grande confusion son beau plan, lequel consiste pour l'essentiel à prendre le pouvoir, il sait déjà que seule une large coalition a des chances de l'asseoir dans le fauteuil qu'il convoite. C'est pourquoi il met fin à la récréation:

«Vous voulez donc que la guerre dure deux ans, cinq ans? Or, elle sera d'autant plus brève qu'il y aura moins de résistances à vaincre. Les grands propriétaires, le clergé, les industriels sont plus puissants que le gouvernement de l'usurpateur. Il faut d'abord en finir avec celui-ci et ne nous attaquer qu'ensuite aux problèmes qui vous passionnent tous à juste titre.» Les jeunes loups protestent qu'eux sont bien prêts à se battre dix ans s'il le faut. Ils finissent par s'incliner contre la promesse «d'établir un vaste programme social, aussitôt après la victoire». La voici, la charnière qui parfois ouvre sur les charniers, juste là: après. C'est le mot qui se trouve au cœur de toutes les révolutions.

L'indice vaut ce qu'il vaut, mais Carranza ne figure pas dans mon Larousse. Villa, si. Zapata aussi. Le premier est devenu un personnage, entré dans la légende avec un peu d'aide de la part du journaliste gringo John Reed et des médias américains en général, sous les traits du génial stratège de la Division del Norte, dont la cruauté n'avait d'égaux que la candeur enfantine et l'impulsivité larmoyante. Une caricature d'émotivité latine, dont l'aura (un mélange de Bon Sauvage et de Napoléon du désert de Chihuahua) a rejeté dans l'ombre les exploits de toute une brochette de généraux révolutionnaires de valeur. Obre-



LUX

gon, pour un, va infliger au Lion de Durango quatre écrasantes défaites de suite pour l'éloigner définitivement du Palacio Nacional. Quant à Zapata, que sa guérilla inspirée amène aux portes du palais, l'intransigeance même de sa revendication agraire va suffire à le tenir éloigné du fameux fauteuil. La pureté de sa position historique sera éventuellement récompensée par un statut de martyr et les traits hollywoodiens de Marlon Brando.

Un témoin

Le livre de Silva Herzog, souvent témoin de première main des événements qu'il commente, aide à faire la part de ces mythes et de l'incroyable embrouillamini de troupes et de chefs dont va finir par émerger, en véritable *Primer Jefe* cette fois, Venustiano Carranza. Qui se voit ainsi arrivé à la tête de la première révolution triomphante du vingtième siècle. Abondamment cités — parmi toute une variété d'autres documents qui rendent cette lecture aussi éclairante que bien vivante —, ses discours de l'époque montrent qu'il croyait à l'exemplarité de la Révolution mexicaine: «[...] j'affirme que les lois doivent être universelles, et tout ce qu'ici nous avons conquis

comme une vérité, tout ce que la loi humaine suppose de bien-être aussi bien au Mexique qu'en Afrique, la lutte éternelle de l'humanité, tout a été fait au nom du bien-être, au nom de l'amélioration, au nom de la grandeur des peuples, et toutes ces grandes secousses n'ont eu pour objet que le bien-être des collectivités.» Or cette universalité va peut-être encore plus loin que le Premier Chef ne peut le penser...

Le rêve de Lénine, autre aspirant à l'exportation de la justice universelle, se brise quelques années plus tard sur la révolte des marins de Kronstadt. Attendez... «après la victoire», avait promis Carranza à ses affamés de pain et de terre. Le problème, c'est que le taux du peso et le pouvoir d'achat du péon et de l'ouvrier ne s'ajustent pas automatiquement aux injonctions de l'Humanité en marche. Alors Carranza, pour mater une grève générale des syndicats, va recourir à un procédé que même Herzog, qui l'admire, est obligé de qualifier de «dracorien, inouï, monstrueux». Le «funeste décret» prévoit la peine de mort pour les grévistes des usines et entreprises destinées aux services publics. On dirait un coup de sang. Comme si c'était dans la nature même du pouvoir de monter à la tête... Mais ce retournement d'une révolution («mouvement en courbe fermée», dit le Robert) sur elle-même est sans doute une figure obligée, le signal qu'elle a bien lieu. Ayant ainsi bouclé la boucle, Carranza pourra laisser derrière lui tout un train de mesures progressistes et raisonnables, et mourir assassiné, comme Villa, comme Zapata, y que vive la *Revolución*...

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Jesus Silva Herzog
Traduit de l'espagnol par Raquel Thiercelin-Mejias
Lux éditeur
Montréal, 2009, 319 pages

BÉDÉ

Blake et Mortimer sur les traces de Judas

La poursuite d'une série après le départ de son créateur est toujours une aventure hautement hasardeuse... sauf, bien sûr, quand les mains sur le volant sont les bonnes. La *Malédiction des trente deniers* de Blake et Mortimer, nouveau chapitre de la vie du célèbre duo, permet d'en prendre toute la mesure, avec son cadre captivant qui, tout en respectant les lignes, l'esprit et même les ambiguïtés de l'œuvre de feu Edgar P. Jacobs, arrive très bien à inscrire l'aventure dans le temps présent.

FABIEN DEGLISE

Le contraire aurait été étonnant. C'est que, depuis deux ans, le scénario de cette autre aventure a été placé entre les mains de Jean Van Hamme, l'homme qui vaut un million de lecteurs, créateur de séries à succès comme *Largo Winch*, *XIII* et désormais tuteur du capitaine et de son professeur d'ami.

Le fabricant d'histoires à bulles a le sens du rythme, le talent pour assembler des intrigues faciles, mais terriblement redoutables, et il le prouve une nouvelle fois ici: on se retrouve dans la zone sismique, au sud du Péloponnèse, en Grèce, où un récent tremblement de terre a fait remonter à la surface un secret vieux de 2000 ans. Un secret terrible, même, qui prend la forme d'un denier maudit ayant déjà été dans les mains de Judas. «*Honeychurch!*» comme dirait l'autre.

Dans la foulée de la découverte, un étrange Arménien va se manifester, amenant avec lui le fameux colonel Olrik (voir *L'Étrange Rendez-vous*), et ce, pour mieux influencer le rythme cardiaque de Mortimer, finalement personnage principal de ce tome 1 intitulé «*Le manuscrit de Nicodème*». Francis, lui, est pris ailleurs.

Les intérêts ne sont pas clairs, mais ils vont se préciser dans toutes leur modernité avec ces références au Christ et à des mouvements nazis qui cherchent, à travers lui et quelques reliques, à devenir les maîtres du monde. On résume et on ne peut s'empêcher de penser à *L'Ordre des dragons* d'Istin et Rodier ou encore à *L'Ultime Chimère* de Bollée et compagnie, qui tirent sur les mêmes cordes sensibles.

On l'a donc compris: les faits sont troublants, tout comme, d'ailleurs, la précision du coup de crayon avec laquelle René Sterne, marchant sur les traces d'André Julliard et Ted Benoit, vient réinscrire ici l'univers et la ligne claire de Jacobs dans le ici-maintenant.

L'exploit ne pourra toutefois pas être réitéré, Sterne ayant passé l'arme à gauche en 2006, dans sa maison d'Union Island dans l'archipel de Grenadines, résume Van Hamme en introduction. C'est la femme du disparu, Chantal De Spiegeleer, qui a repris le flambeau. Et bien sûr, au regard d'une intrigue qui flatte la malédiction sur 58 pages, l'anecdote est plutôt déconcertante.

Le Devoir

Grand merci au journal Le Devoir de célébrer les 15 ans des Éditions Trois-Pistoles!

Gagnez ces 15 ouvrages en participant au tirage auquel vous convient *Le Devoir* et les Éditions Trois-Pistoles. Remplissez le coupon-réponse et faites-le parvenir aux Éditions Trois-Pistoles avant le 31 décembre 2009 et recevez votre prix le 15 janvier 2010.



PASSION MAISONS (Tome 2)
André Morin et Christian Lamontagne



CHAVIRE
Monique Miville-Deschênes



MAIS MOI JE DORMAIS
Pierre Labrie



LA COUTURIÈRE (Tome 1)
Francine Allard



LA COUTURIÈRE (Tome 2)
Francine Allard



BIBI
Victor-Lévy Beaulieu



EN BORDURE DE MER
Marilyn Verge et André Lavoie



L'ORDRE DES FORÊTS
Isabelle Vinet



LA CORDEUSE DE BOIS
Michel Leblond



LES ROBINSON CRUSOÉ DE L'HISTOIRE
Jean-Paul de Lagrave



J'ESPÉRAIS QUE LA NUIT SOIT DOUCE
Martin Thibault



LE PETIT LIVRE DES CITATIONS INDÉPENDANTISTES
Erick Frappier



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE L'ACADIE
Sylvain Rivière



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE LA RÉGION DE CHARLEVOIX
Serge Gauthier



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE LA RÉGION DE QUÉBEC
Aurélien Boivin

COUPON-RÉPONSE

Je participe au tirage des 15 ouvrages des Éditions-Trois-Pistoles.

Nom :

Rue :

Ville :

Code Postal : Téléphone : (.....)

Je réponds à la question « Que signifie VLB ? » :

Veuillez remplir ce coupon et l'expédier à :

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

31, route Nationale Est

Trois-Pistoles QC G0L 4K0

LE DEVOIR

SODEC
Québec

Un différend quant à l'organisation ou à la conduite d'un concours publicitaire peut être soumis à la Régie des alcools, des courses et des jeux afin qu'il soit tranché. Un différend quant à l'attribution d'un prix peut être soumis à la Régie uniquement aux fins d'une intervention pour tenter de le régler.

Le livre qui vient du froid

CLAUDE LÈVESQUE

Avant d'avoir peur qu'elles fondent, on s'intéressait aux glaces polaires par curiosité — cachait-elles des îles ou un continent? — mais surtout dans le but de trouver des voies navigables.

L'ouvrage coédité par la National Geographic Society et la Royal Geographic Society retrace les exploits des John Franklin, Robert Falcon Scott, Roald Amundsen et autres Robert Peary. Il rend aussi hommage à des explorateurs moins célèbres qui ont ouvert la voie aux grandes découvertes du côté du froid. Plusieurs de ces hommes étaient poussés par une soif de renommée et une volonté d'enrichissement. A moins d'être complètement masochistes, il leur fallait ce genre de motivation, car leurs aventures sont une succession de drames affreux: navires pris dans les glaces, famines, disparitions, mutineries, cannibalisme, etc.

L'exploration des deux pôles a commencé sérieusement au début du XIX^e siècle. Vers 1850, l'Antarctique est délaissé pour une quarantaine d'années. L'exploration des régions arctiques, plus proches des terres habitées, a été plus soutenue parce que motivée par la recherche des passages du Nord-Ouest et du Nord-Est, c'est-à-dire des routes maritimes qui devaient relier le monde atlantique à l'Extrême-Orient de façon plus directe que les routes traditionnelles.

Les pionniers étaient évidemment des marins. Au XX^e siècle, les aviateurs ont bientôt pris le relais. Entre-temps, un explorateur suédois a même tenté d'atteindre le pôle Nord en ballon.

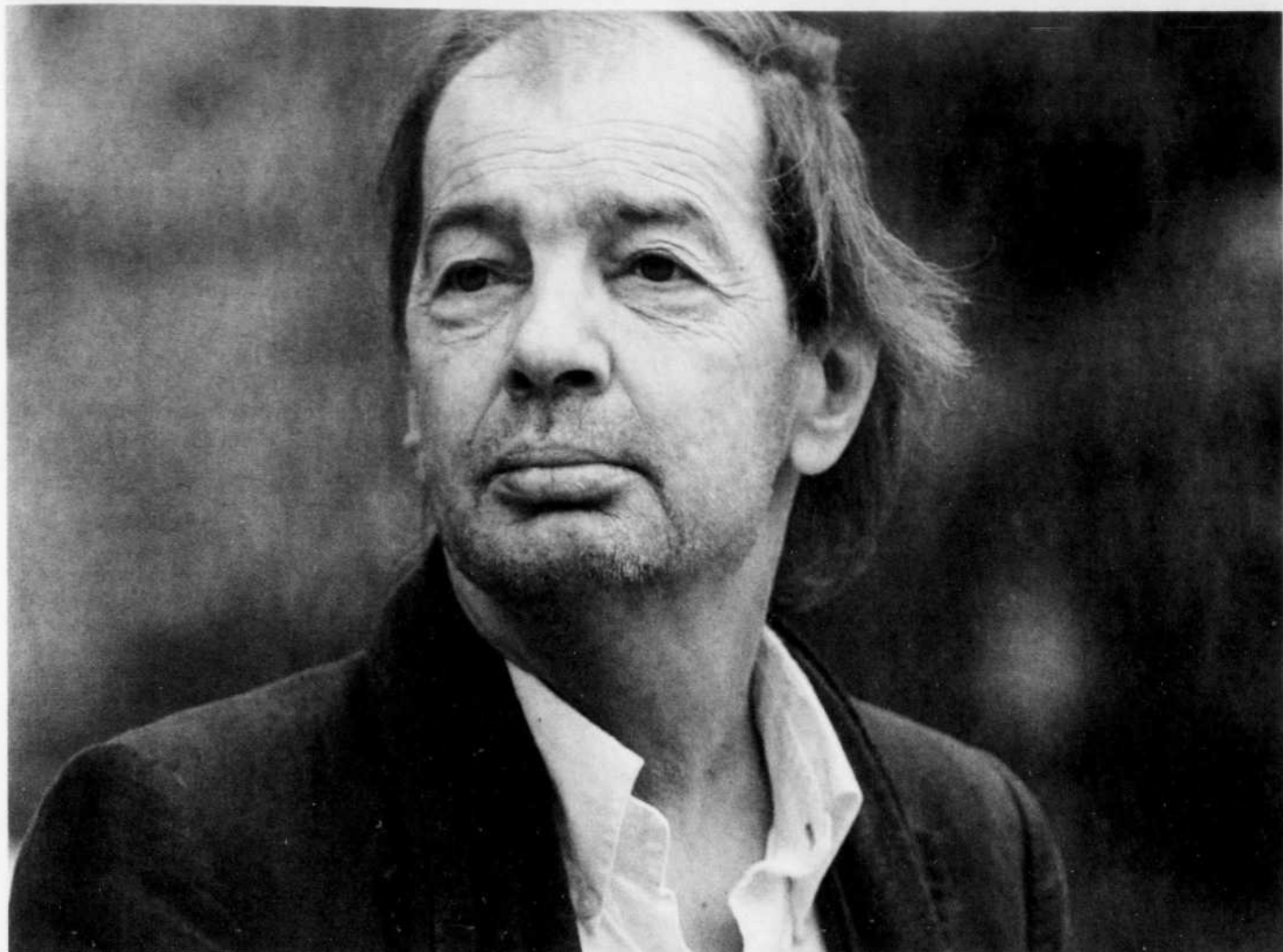
Comme tous les livres de la vénérable institution américaine, celui-ci est très beau, abondamment illustré et agrémenté de nombreuses reproductions de documents d'époque.

Le Devoir

EXPLORATIONS POLAIRES

Beau Riffenburgh
National Geographic Society
Paris, 2009, 60 pages

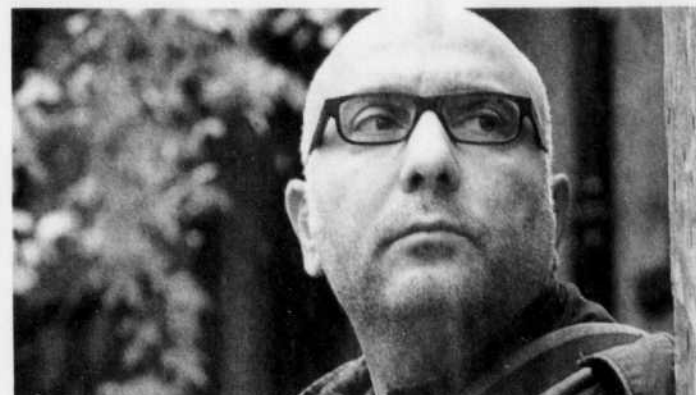
LIVRES



Un dimanche à la piscine à Kigali a révélé le grand talent de romancier qui couvait sous la plume polémique du journaliste Gil Courtemanche.



Putain, de Nelly Arcan, a provoqué bien des remous.



Le Montréalais d'origine libanaise Rawi Hage a gagné une flopée de prix avec son roman Parfum de poussière.

Une décennie, dix romans, une auteure phare

DANIELLE LAURIN

Après le bilan de l'année, voici un bilan de la décennie. Quels romans québécois ont marqué les années 2000 à 2010? Nous en avons retenu dix, un par année. Une liste au final subjective, dont le principal critère pourrait être: le souvenir prégnant que laisse en nous une œuvre, malgré le temps qui passe.

■ **2000:** *Un dimanche à la piscine à Kigali* (Boréal), de Gil Courtemanche. Redoutable roman de la cruauté, de l'horreur. On y fait une plongée hallucinante dans l'Afrique, dans le génocide rwandais, en particulier. Où bourreaux et victimes prennent un visage humain. Au programme: la haine raciale, la violence exacerbée, la barbarie, la corruption, la lâcheté, la misère. Et l'amour, envers et contre tout.

Prix des libraires du Québec en 2001, traduit dans plus de 20 pays, adapté au cinéma par Robert Favreau, ce livre a révélé le grand talent de romancier qui couvait sous la plume polémique du journaliste.

■ **2001:** *Putain* (Boréal), de Nelly Arcan. Paru simultanément au Québec et en France, le premier roman de cette jeune femme de 28 ans, en lice pour le Médicis et le Femina, allait provoquer bien des remous.

Au-delà du scandale, du dévoilement intime, impudique, une voix nous était révélée comme un cri. Un livre rempli de colère, *Putain*. Rempli de mal-être. Nelly Arcan en parlait comme d'un vomissement. Et elle disait qu'elle avait l'impression qu'il contenait tout ce qu'elle allait écrire par la suite.

■ **2002:** *La Maison étrangère* (Leméac), d'Elise Turcotte. Un



Lise Tremblay

roman qui va au fond des choses, au fond de l'âme. Un roman de la rupture. Du désamour, de la noirceur, du naufrage. Mais aussi un chant d'amour, un appel à la compassion, à la survie de l'humanité.

L'auteure, qu'on connaît aussi comme poète, qu'on avait découverte comme romancière avec *Le Bruit des choses vivantes*, a reçu pour ce troisième roman le Prix du Gouverneur général en 2003.

■ **2003:** *La Héronnière* (Leméac), de Lise Tremblay. Grand Prix du livre de Montréal 2003, Prix des libraires du Québec 2004, cet ouvrage rassemble cinq histoires en apparence autonomes, mais qui s'emboîtent les unes dans les autres, formant un tout.

Nous sommes dans un village isolé, où l'on vit replié sur soi-même, au rythme de la chasse, avec une carabine à côté, une caisse de bière pas trop loin. Solitude, ennui sont au rendez-vous. Mais aussi violence sourde, cruauté. En filigrane: le fossé entre gens de la ville et gens de la campagne.

■ **2004:** *Comment devenir un monstre* (Leméac), de Jean Barbe. Prix des libraires du



Nicolas Dickner

Québec et Prix France-Québec Philippe-Rossillon 2005, ce roman s'inspire en grande partie de la guerre en Bosnie, de son atrocité.

On y suit un criminel, coincé en prison, qui a commis des actes sans nom au milieu de l'enfer de la guerre. Et son avocat québécois, qui tente de comprendre comment ce cuisinier, cet homme comme les autres, a pu devenir un monstre. Regard trouble sur la part de bestialité en nous.

■ **2005:** *Nikolski* (Alto), de Nicolas Dickner. Lauréat, entre autres, du prix Anne-Hébert, du Prix littéraire des collégiens et du Prix des libraires, en 2006. Plus de 30 000 exem-

plaires vendus. Traduit en une dizaine de langues. Pas mal, pour un premier roman...

Quel roman, quelle virtuosité! Le prétexte: la rencontre improbable entre trois jeunes dans la vingtaine, trois êtres singuliers, qui appartiennent à la même famille sans le savoir. En toile de fond: toutes sortes de questionnements sur le nomadisme, la quête des origines, la filiation, le métissage. Et le rôle, la place du hasard dans nos vies. Foisonnant, hirsute, rafraîchissant.

■ **2006:** *La Fabrication de l'aube* (Québec Amérique), de Jean-François Beauchemin. Couronné par le Prix des libraires 2007, voici un récit d'une rare intensité, porté par une plume des plus élégantes.

Le récit d'une résurrection. Celle de l'auteur qui, après avoir séjourné entre les morts à la suite d'une foudroyante maladie, s'est réveillé de son coma transformé. Bouleversant. Une ode à la vie.

■ **2007:** *Parfum de poussière* (Alto), de Rawi Hage. Paru d'abord en anglais sous le titre *De Niro's Game*, le premier roman de ce Montréalais d'origine libanaise a remporté une flopée de prix au Québec, au Canada et, sur la scène internationale, le très convoité IMPAC Dublin Award.

Le livre nous transporte au Liban, pendant la guerre civile libanaise. Mais l'originalité, ici, consiste à nous faire revivre les événements à travers deux adolescents. Images saisissantes de l'absurdité, de la violence, de la déshumanisation de la guerre, vécue au quotidien: très dur, très fort comme roman.

■ **2008:** *Le Ciel de Bay City* (Héliotrope), de Catherine Mavrikakis. C'est du solide. C'est de la rage à pleine page. Le début, surtout, rentre dedans. Alors que l'héroïne, adolescente, crache ce qu'elle a dans le ventre. On finira par mettre ensemble les morceaux de cette histoire familiale tragique, han-

tée par la Shoah, où des corps calcinés errent parmi les vivants. Très troublant.

Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal en 2008, Prix littéraire des collégiens et Prix des libraires du Québec en 2009, maintenant en lice pour les Grands Prix littéraires Archambault 2010, ce roman a aussi connu un accueil enthousiaste en France, où il s'est retrouvé en lice pour le Femina.

■ **2009:** *L'Énigme du retour* (Boréal), de Dany Laferrière. Le choix s'impose, non? Bon, on ne va quand même pas répéter qu'avec ce livre d'une vibrante authenticité, inspiré par la mort de son père et un voyage sur ses traces en Haïti, Dany Laferrière a remporté le gros lot cette année...

Bonne année!

Collaboratrice du Devoir

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 15 au 21 décembre 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)	1 SEXY L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
2 L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)	2 LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC Jacques Parizeau (Michel Brûlé)
3 LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont)	3 CHASSEURS D'ÉPIQUES Ethnée et Philippe de Vienne (Trécarré)
4 LE COCON Janette Bertrand (Libre expression)	4 CÉLINE AUTOUR DU MONDE Gérard Schachmes (Libre expression)
5 PARADIS CLEF EN MAIN Nelly Arcan (Coups de tête)	5 LE GUIDE DU VIN 2010 Michel Phaneuf / Nadia Fournier (de l'Homme)
6 L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)	6 LA SÉLECTION CHARTIER 2010 François Chartier (La Presse)
7 LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)	7 LE GUIDE DE L'AUTO 2010 Denis Duquet (Trécarré)
8 L'ÉCHAPPÉE BELLE Anna Gavaldà (Dilettante)	8 IL ÉTAIT UNE FOIS... LES EXPOS J. Doucet / M. Robitaille (Hurtubise HMH)
9 LA FAIM DE LA TERRE T. 1 Jean-Jacques Pellerin (Alire)	9 MELLEURIES RECETTES DE PLATS MIJOTÉS Carole Heding Munson (ADA)
10 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)	10 L'ANNÉE CHAPLEAU 2009 Serge Chapleau (Boréal)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René)	1 THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
2 LES CANAYENS DE MONROYAL Achob / Lapointe (Boomerang)	2 OPEN Andre Agassi (Knopf)
3 FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	3 ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
4 COLOCS EN STOCK Hergé / Yves Laberge (Casterman)	4 THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf)
5 LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel)	5 THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
6 LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)	6 UNDER THE DOME Stephen King (Scribner)
7 LES NOMBRILS T. 4: DUEL DE BELLES Delaf / Dubuc (Dupuis)	7 BON JOVI: WHEN WE WERE BEAUTIFUL Bon Jovi (Harper Collins)
8 LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette)	8 NEW MOON: THE COMPLETE ILLUSTRATED... Mark Cotta Vaz (Little Brown & Co)
9 JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 1 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)	9 DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books)
10 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	10 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)

carte-cadeau

Jouez la carte de la culture!

Le phénomène Marie-Claire Blais

Pour le reste, si l'on devait nommer au Québec un auteur phare, un seul, dans cette décennie qui s'achève, ce serait sans nul doute Marie-Claire Blais. Une des écrivaines d'ici parmi les plus primées au pays et à l'étranger.

Trois romans d'elle ont paru depuis 2000. Trois romans dans la foulée de celui qui lui avait valu un Prix du Gouverneur général en 1996: *Soifs* (Boréal), où apparaissent déjà une centaine de personnages, sur une île tropicale, au début du XXI^e siècle.

Trois romans portés par cette voix unique, ce souffle puis-

sant. Cet agencement de pensées, de dialogues, de sentiments, de descriptions et d'actions. Ces longues phrases où l'on croirait entendre une chorale s'exprimer. Cette façon de s'imbiber de toutes les souffrances du monde. Ce regard lucide sur notre époque, ses contractions. Ce questionnement constant sur le rôle et la place de l'art dans le monde.

Une œuvre monumentale, exceptionnelle, nécessaire, que celle de Marie-Claire Blais. À lire et à relire. De quoi occuper une bonne partie de l'année 2010.



Marie-Claire Blais

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

LIVRES

L'affaire ECR



LOUIS CORNELIER

Le cours Éthique et culture religieuse (ECR) et, par association, notre collègue Georges Leroux ont été l'objet, depuis quelques semaines, d'attaques assez virulentes. C'est une étude de la sociologue Joëlle Quéérin qui a remis le feu aux poudres en accusant ce cours d'endoctriner les enfants en leur imposant d'être favorables aux accommodements raisonnables et de mettre en avant des « aspects dénationalisants [...] sur le plan identitaire ». Christian Rioux, dans *Le Devoir* du 18 décembre dernier, en rajoutait dans le même sens.

Plus surprenante, peut-être, est l'attaque que réserve le journaliste français de droite Guy Baret au même cours. Dans un essai intitulé *Plaidoyer pour Benoît XVI*, Baret défend les positions du pape au sujet du préservatif, de l'avortement, du retour de la messe en latin et de la levée de l'excommunication des évêques intégristes. Écrivain conservateur énergique et doté d'un certain sens de l'humour, Baret conclut son ouvrage, très contestable mais néanmoins intéressant, en déplorant la montée de l'ignorance religieuse, qui menacerait la démocratie. « Car la culture religieuse, écrit-il, en permettant d'entrer dans les raisons de l'autre, empêche de ne le voir qu'à travers le prisme déformant de sa propre conception du monde ou de sa morale, assimilant ainsi ce que l'autre est à ce qu'il pense. De ce fait, la

personne à respecter en tant que telle disparaît, elle s'efface au profit de l'adversaire à abattre. Si ce que je défends est le bien qu'il faut répandre, l'adversaire ne peut être que le mal que je dois endiguer. Dès lors la violence, fût-elle seulement verbale, dans un premier temps, n'est plus loin. »

Cette citation résume, d'une certaine façon, l'esprit du cours ECR et pourrait avoir été écrite par Georges Leroux. Or, surprise, quelques pages plus loin, Baret utilise le cours ECR, un « système » dont « l'inventeur » serait « un certain Georges Leroux », comme exemple d'une attaque contre la culture religieuse! Baret prétend même, faussement, que la « loi » ECR interdirait l'enseignement religieux dans les écoles confessionnelles, imposerait une religion d'État « humaniste » au Québec et viserait à abolir le pluralisme religieux au nom du pluralisme. Il présente le cours ECR comme anticalholique, favorable aux accommodements religieux envers les seules minorités (il cite incorrectement le cas des vitres givrées du YMCA) et range Georges Leroux dans le camp des « nouveaux athées » militants à la Richard Dawkins. Faut-il comprendre que, pour Baret, combattre l'ignorance religieuse se résume à « catéchiser les élèves catholiques dans les écoles catholiques »? Que devient, alors, la belle volonté « d'entrer dans les raisons de l'autre », d'abord exprimée par le défenseur du pape?

Sur le même pied?

Après cette parenthèse qui nous rappelle qu'il faut toujours se méfier des Français à l'heure de penser le Québec, revenons à nos moutons. Au nom du pluralisme, qui ne serait que l'autre nom du multiculturalisme, le cours ECR met-il vraiment toutes les traditions religieuses sur le

même pied? Dans son essai *Éthique, culture religieuse et dialogue* (Fides, 2007), Leroux écrit noir sur blanc que le programme reconnaît le catholicisme comme « la tradition religieuse de référence au Québec, et en l'associant au protestantisme, au judaïsme et aux spiritualités des peuples autochtones, il en fait le patrimoine offert au premier chef à l'effort de compréhension ».

Peut-on, moralement et logiquement, qualifier d'endoctrinement une démarche qui vise la reconnaissance de l'autre et le dialogue avec lui dans le respect d'une culture éthique partagée?

Rioux et Quéérin en veulent aussi à l'affirmation de Leroux selon laquelle il faut « inculquer le respect absolu de toute position religieuse ». L'excision et la polygamie, écrit Rioux, ne sont pas respectables. Or Leroux ne dit pas le contraire puisqu'il est clair, selon lui, que toutes les positions en dialogue doivent respecter la Charte québécoise des droits et libertés de la personne, qui « est au cœur de notre identité ». Aussi, il est inexact d'affirmer, comme le fait Rioux, que le cours ECR prône « de façon irresponsable le respect de tous les phénomènes religieux sans distinction ».

Rioux ajoute que les concepteurs du cours ECR « n'ont jamais été capables de démontrer la nécessité d'un cours à part ». Dans son essai, Leroux écrit que « le savoir moral et religieux est constitutif du langage même de notre identité et de notre expérience la plus actuelle, il est la condition fondamentale de notre compréhension de nous-mêmes autant que la condition de notre accès à l'autre ». Il ajoute que « l'histoire nous enseigne en effet que ce savoir est précaire, fragile et même périssable, elle nous enseigne aussi que ce savoir est indispensable dans le processus même de la formation ». L'argument, sauf à décréter toute culture religieuse inutile, voire nuisible, ce qui n'est pas la position de Rioux, porte.

Endoctrinement?

Qu'en est-il, enfin, de l'accusation d'endoctrinement formulée par Quéérin? Y a-t-il un

sens à parler d'endoctrinement au sujet d'un programme qui veut inculquer aux élèves la pratique du dialogue entre des conceptions religieuses et morales qui respectent la Charte québécoise des droits et libertés de la personne? Peut-on, moralement et logiquement, qualifier d'endoctrinement une démarche qui vise la reconnaissance de l'autre et le dialogue avec lui dans le respect d'une culture éthique partagée? Que veulent, au juste, les adversaires de ce programme qui se réclament d'une critique nationale? Accorder la priorité au patrimoine religieux majoritaire au Québec? C'est déjà le cas. Gommer les autres traditions? Voilà qui serait antidémocratique et pas très pédagogique.

Au lieu de faire peser sur le cours ECR et sur ses concepteurs toutes sortes de soupçons injustifiés, les Quéérin, Rioux et autres Bock-Côté devraient saluer cette innovation pédagogique québécoise qui reconnaît la valeur de notre patrimoine religieux, le pluralisme de la société québécoise actuelle et forme les citoyens de demain à une saine pratique du dialogue substantiel qui, selon Larouche, Leroux, Proulx et Rousseau, « promeut la construction commune d'un « vivre-ensemble » au sein d'une culture partagée ».

louisco@sympatico.ca

LE COURS ÉTHIQUE ET CULTURE RELIGIEUSE: TRANSMISSION DE CONNAISSANCES OU ENDOCTRINEMENT?

Joëlle Quéérin
Institut de recherche sur le Québec
Montréal, 2009, 29 pages

PLAIDOYER POUR BENOÎT XVI

Guy Baret
Éditions Alphée et Jean-Paul Bertrand
Monaco, 2009, 254 pages

Une longue vie trop courte

Jean-Claude Labrecque, cinéaste

ODILE TREMBLAY

La vie et la carrière du cinéaste, photographe et directeur photo Jean-Claude Labrecque ont été tellement collées à l'aventure du cinéma québécois qu'il en constitue le témoin privilégié. A quatre mains avec sa compagne journaliste Francine Laurendeau, il en remonte le cours dans *Souvenirs d'un cinéaste libre*. « Dans chaque film que j'ai fait, j'ai toujours essayé, souvent sans m'en rendre compte, de maîtriser la technique, mais surtout d'être à hauteur d'homme », écrit-il.

Le livre se révèle, hélas, trop court, alors que la matière en aurait requis deux ou trois fois plus. Les débuts, avec l'enfance à Québec et la découverte de la photographie, sont captivants. Suivra l'embauche à l'ONF et le maniement de caméras légères qui allaient révolutionner notre septième art et donner naissance au cinéma direct. On s'y intéresse d'autant plus que Labrecque commente ces mutations technologiques.

Des anecdotes sur les tournages du *Chat dans le sac* de Gilles Groulx, d'*A tout prendre*

de Claude Jutra, de *La Vie heureuse de Léopold Z* de Gilles Carle et d'autres films phares destinés à faire date, sur lesquels Jean-Claude Labrecque tint la caméra, sont seulement survolées. On en redemanderait. Même réserve pour son passage à Cinecittà sur les plateaux d'Antonioni et de Fellini. Grand conteur, il pourrait en rajouter sans jamais lasser.

Le Labrecque cinéaste derrière *Les Vautours*, *La Nuit de la poésie*, *La Visite du général de Gaulle* au Québec, *Les Jeux de la XXI^e Olympiade*, *À hauteur d'homme* et autres morceaux de bravoure nous met également l'eau à la bouche sans vraiment nous désaltérer. La carrière de Labrecque est si passionnante qu'on attend l'ouvrage brique qui lui rendra justice. À déguster en amuse-gueule...

Le Devoir

SOUVENIRS D'UN CINÉASTE LIBRE

Jean-Claude Labrecque
et Francine Laurendeau
Art global
Montréal, 2009, 126 pages

Il était une fois l'objet

ISABELLE PARÉ

Qu'est-ce que le design? Vaste programme. Un objet dessiné? Un objet d'art? Un objet fonctionnel? Rien et un peu tout cela à la fois. Souvent relégué au rang de sous-art, de discipline futile n'ayant pas droit de cité dans l'histoire officielle de l'art, le design tel que raconté par Andrea Branzi reprend du galon, considéré à juste titre comme un volet intrinsèque de la culture humaine.

De facture simple, *Qu'est-ce que le design?* est plus qu'un simple survol historique des styles et courants de design, mais un livre qui fouille, ausculte et décortique l'univers immense de l'objet, comme expression quotidienne de l'activité humaine. Et pour comprendre cet univers, il faut remonter à la nuit des temps, soutient l'auteure Andrea Branzi, dans une brillante mise en contexte abondamment illustrée.

Bien avant l'invention du label « design », la fabrication d'objets en série a de toujours existé. Dès l'âge de pierre, les « usines à silex » sont nées, fabriquant à la chaîne les nombreux éclats destinés à faciliter le quotidien. Des amphores romaines aux vases grecs, la duplication a très tôt fait son apparition dans l'histoire de l'objet. Scrutée au fil des siècles, la succession des styles en raconte autant sur la vie privée des hommes que les faits d'armes sur l'histoire officielle des civilisations, estime Branzi. Avant même de parler d'histoire du design, il faut donc parler d'une histoire de l'objet, traversée tant par l'art et l'économie que par l'architecture.

Bref, si les objets ont une âme et sont le reflet des civilisations tout autant que les autres formes de l'art, cette première partie en fait la parfaite démonstration. Ni beau livre ni encyclopédie, *Qu'est-ce que le design?* survole ensuite les grands courants esthétiques qui ont servi de creuset à l'émergence du design de masse au XIX^e siècle, depuis le style *shaker* jusqu'à l'art nouveau en passant par l'art déco, premières véritables expressions du design industriel.

La suite est connue. Le XX^e siècle a été celui de la production de masse, incarnée notamment dans l'école du Bauhaus, du style streamline, du style streamline, en passant par le design italien et les premières bribes du minimalisme. De Thonet (la fameuse chaise bistrot) à Ikea, le design se démo-



SOURCE GRÜND

Un rasoir électrique de Braun, daté de 1962, à l'aspect «vaguement chirurgical».



191 pages. Autant de pièces de musée créées par des designers de génie, où l'humour et l'imagination jouent du coude.

Le Devoir

QU'EST-CE QUE LE DESIGN?

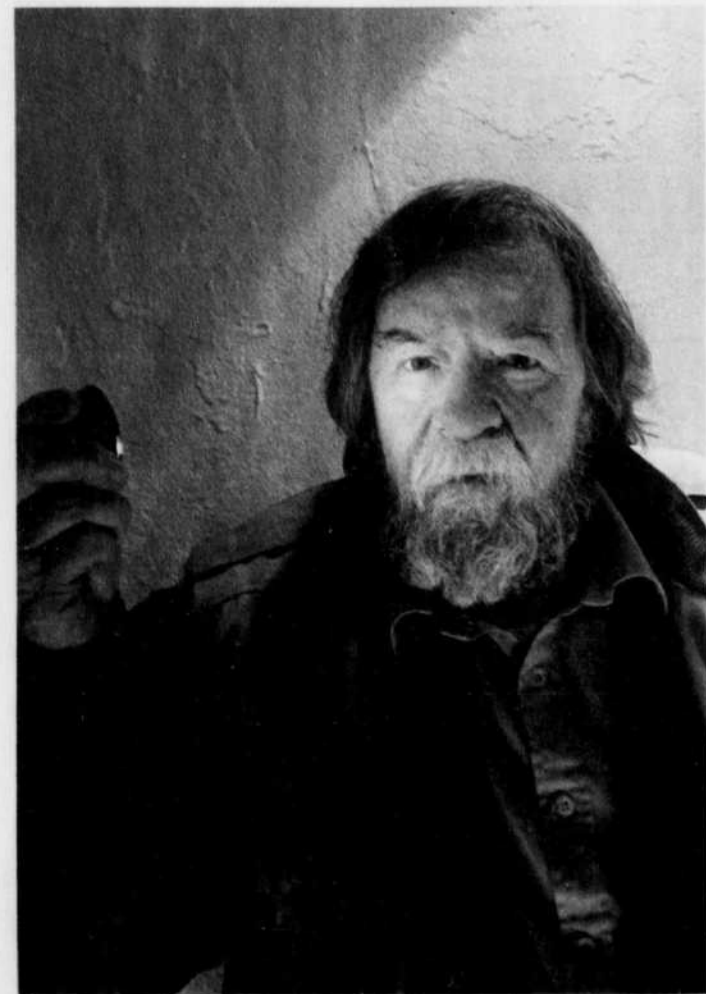
Andrea Branzi
Gründ
Paris, 2009, 287 pages

QU'EST-CE QUE L'ART?

Maria Carla Prette
Gründ
Paris, 2009, 381 pages

CRAZY DESIGN

Béatrix Foisil-Penther
Claire Chamot
Gründ,
Paris, 2009, 191 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La carrière de Jean-Claude Labrecque est si passionnante qu'on attend l'ouvrage brique qui lui rendra justice.



CINÉMA

NOELENBOITE.COM

Millénium ou le cauchemar à la suédoise

MILLÉNIUM 2

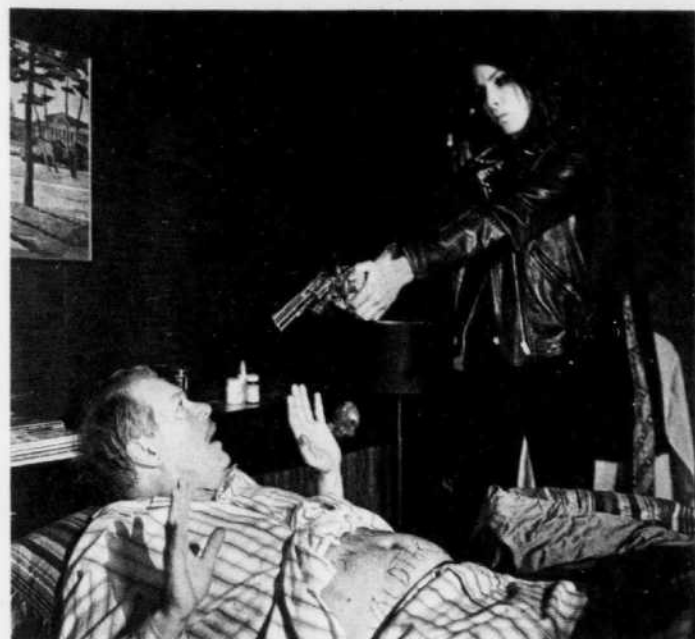
LA FILLE QUI RÉVAIT D'UN BIDON D'ESSENCE ET D'UNE ALLUMETTE

Réalisation: Daniel Alfredson. Scénario: Jonas Frykberg, d'après le roman de Stieg Larsson. Avec Michael Nyqvist, Noomi Rapace, Anika Hallin. Image: Peter Mokrossinski. Montage: Mattias Morheden. Suède, 2009, 129 min.

ANDRÉ LAVOIE

Lisbeth Salander (Noomi Rapace) accomplit bien des choses dans *Millénium 2*, de Daniel Alfredson, la suite tout aussi macabre que l'épisode précédent, inspiré de la célèbre trilogie de l'écrivain suédois Stieg Larsson, décédé avant d'avoir profité de ce foudroyant succès international. Cette surdouée d'Internet, âme sombre et tourmentée (et pas seulement par les bidons d'essence et les allumettes), capable de mettre en boîte ou de semer n'importe qui, à Stockholm ou à l'étranger, assemble aussi des meubles... Ikea.

Le détail est anodin, j'en conviens, mais il symbolise la touche éminemment suédoise d'un univers ancré dans les paysages scandinaves mais dont les véritables enjeux dramatiques illustrent une tragique déroute morale, celle-là bien universelle. Prostitution juvénile, agressions sexuelles par des notables, police corrompue, traitements psychiatriques d'un



Les personnages de *Millénium* pataugent dans un monde constamment au bord du gouffre.

goût douteux... les personnages de *Millénium* pataugent dans un monde constamment au bord du gouffre. Celui-ci ne pourra être sauvé que par cette femme tatouée, rongée par une insatiable soif de vengeance, et par le journaliste Mikael Blomkvist (Michael Nyqvist), vivant et travaillant comme si aucune crise mondiale n'affectait l'univers des médias. Car l'homme ne compte pas ses heures, conserve une bonne dose d'idéalisme (versant gauche) et sait maintenir sa loyauté envers celle que toute la Suède recherche activement.

Après trois crimes crapuleux qui semblent porter sa singulière signature, ou du moins ses empreintes digitales, toutes les pistes conduisent à celle dont le casier judiciaire est déjà très lourd. Mikael n'en croit rien et chacun de leur côté, mis à part quelques courriels laconiques, ils mènent une enquête avec des méthodes pas toujours orthodoxes et passablement musclées, surtout de la part de Lisbeth.

Daniel Alfredson transpose-t-il avec intelligence, et un brin d'inventivité, le roman de Stieg Larsson? Je ne saurais l'affirmer, n'étant qu'un touriste ciné-

phile de cet univers dont on ne compte plus les disciples dévoués. Par contre, il apparaît évident que le changement de réalisateur (Niels Arden Oplev avait signé le premier épisode, à l'origine un luxueux téléfilm) à la barre de cette vaste entreprise n'a pas radicalement transformé l'approche esthétique, prudente et fonctionnelle. On dénombre tout de même de bonnes bagarres hautement chorégraphiées, quelques poursuites et autres chassés-croisés dans un Stockholm de cartes postales ainsi que des visions d'horreur, le plus souvent suggestives mais qui suffisent à saisir l'ampleur du désordre émotionnel de la jeune pirate informatique aux yeux de brasse.

Autre élément qui saura rallier tous les admirateurs, peu importe leur niveau d'attachement à *Millénium*: la présence, forcément en parallèle pour servir les nécessités de l'intrigue, de Michael Nyqvist et Noomi Rapace. Ce tandem, toujours d'une redoutable efficacité, contribue à maintenir notre intérêt pour ce portrait sans pitié d'une société lisse en surface, pourrie dès que l'on soulève le couvercle. Qu'est-ce que les bonzes de Hollywood apporteront de plus à cela, eux qui comptent tout refaire à leur propre sauce et dans leur langue? Encore de belles chicanes en perspective pour les survivants et héritiers de Stieg Larsson...

Collaborateur de Devoir

Du calme, Sherlock Holmes!

SHERLOCK HOLMES

Réalisation: Guy Ritchie. Scénario: Michael Robert Johnson, Anthony Peckham, Simon Kinberg, d'après les personnages de sir Arthur Conan Doyle. Avec Robert Downey Jr., Jude Law, Rachel McAdams, Mark Strong. Image: Philippe Rousselot. Montage: James Herbert. Musique: Hans Zimmer. Grande-Bretagne, 2009, 128 min.



Robert Downey Jr. en Sherlock Holmes

ANDRÉ LAVOIE

Sherlock Holmes, bagarreur, survitamine, aux muscles aussi gonflés que l'intellect? Sir Arthur Conan Doyle aurait sûrement du mal à reconnaître son célèbre détective, celui que revisite le cinéaste anglais Guy Ritchie (*Snatch*, *RocknRolla*) dans son habituel style nerveux, là où les foires d'empoigne ressemblent à du ballet-jazz et ses personnages, à des machines à en prendre plein la gueule.

A cette dynamique endiablée se superpose une imagerie d'une beauté foudroyante qui donne au Londres industriel du XIX^e siècle des allures de toiles de grands maîtres; toutes celles où figure le Tower Bridge en pleine construction suscitent une admiration béate. Et cette vision magnifique s'avère parfois utile pour tromper un léger sentiment d'ennui devant les aventures rocambolesques, fantasmagoriques et inutilement tarabiscotées du névrotique Sherlock Holmes (Robert Downey Jr., qui en connaît long à ce sujet) et de son fidèle associé, le

médecin John Watson (suave Jude Law, le complément parfait du duo). Les deux acolytes, parfois distraits par la présence d'une belle criminelle yankee (Rachel McAdams) — surtout destinée à éviter toute forme de malentendus à connotations homosexuelles —, pourchassent un adapte des rituels sataniques, supposément ressuscité d'entre les morts et sur le point de rayer l'Angleterre de la carte.

Sur le mode « beaucoup de bruit pour rien », Guy Ritchie applique ses méthodes clippées à cette figure surcodée de la littérature policière, lui donnant un soupçon d'insolence adolescente et l'énergie d'un superhéros. Le résultat, léché et survolté, risque fort de déplaire à ceux qui se font du détective une image nettement plus posée et retenue. C'est en quelque sorte un Sherlock Holmes de notre époque agitée et tape-à-l'œil, mis en images par un touriste de l'Histoire, soucieux d'efficacité visuelle, amoureux de l'esbroufe. Vous voilà prévenus.

Collaborateur de Devoir

Catalogue de belles images

A SINGLE MAN (UN HOMME AU SINGULIER)

De Tom Ford. Avec Colin Firth, Julianne Moore, Matthew Goode, Nicholas Hoult. Scénario: Tom Ford, David Scarce, d'après la nouvelle de Christopher Isherwood. Image: Eduard Grau. Montage: Joan Sobel. Musique: Abel Korzeniowski. États-Unis, 2009, 99 minutes.

MARTIN BILODEAU

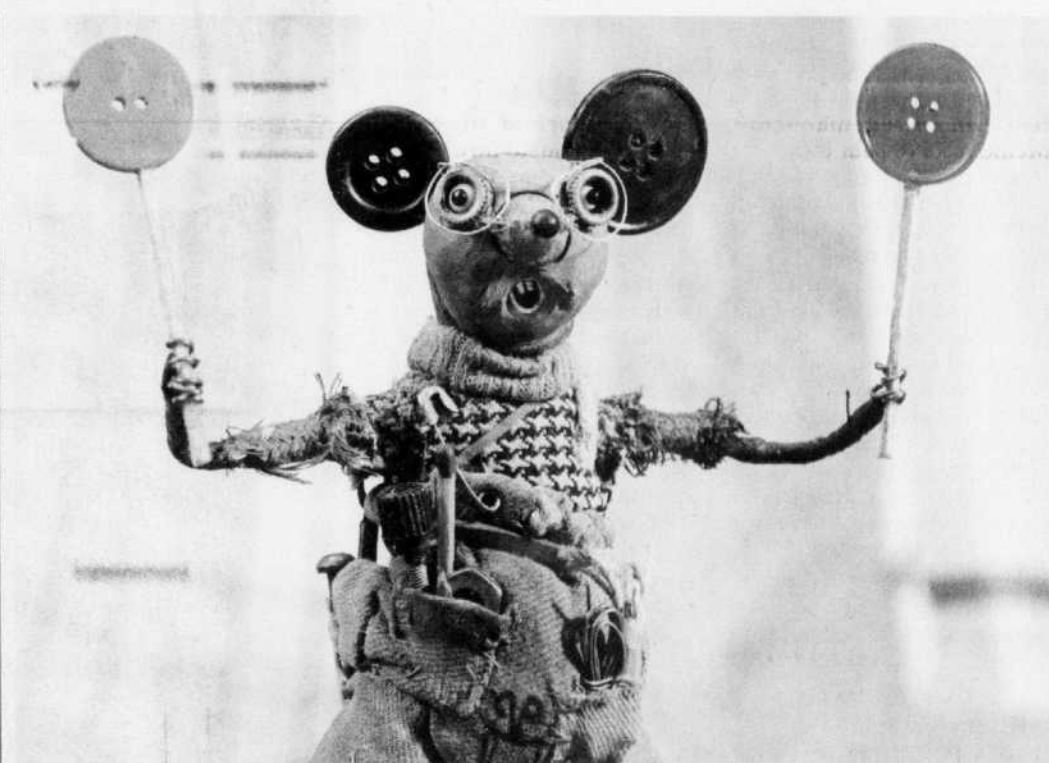
Tom Ford est un designer de mode et ça paraît. Pas un plan, pas un décor, pas un costume de son premier long métrage, *A Single Man*, d'après l'auteur de *Cabaret* Christopher Isherwood, ne semblent avoir été pensés et conçus pour le mouvement. Mouvement qui, au cinéma, donne un souffle et un sens, sans lesquels on reste immobile à feuilleter le catalogue d'images. *A Single Man* en est un, malgré des qualités redemptrices, Colin Firth étant la plus grande de celles-ci.

L'acteur anglais campe un professeur de littérature d'une université californienne. Nous sommes en 1960, à l'automne. L'hiver précédent, son amoureux (Matthew Goode), avec qui il vivait depuis seize ans, s'est tué dans un accident de la route. Inconsolable depuis, il mène une existence de somnambule, avec la ferme intention de mettre fin à ses jours. Ce soir. Tout est prêt, moyennant quelques détails que le scénario, qui à quelques flashbacks près se déroule sur une

seule journée, documente soigneusement. Le dernier cours. Le dernier passage à la banque. Le détour par l'armurerie, pour les munitions. Et par le dépôt d'alcool, pour le courage. Ou pour faire une course pour sa meilleure amie (Julianne Moore, flamboyante en mode égérie des *sixties*), une jet-setter ivrogne sur les bords qui l'attend pour dîner.

Firth, un acteur trop souvent sous-exploité, porte le film sur ses solides épaules. Mais son jeu naturel, ses silences criants et ses échanges intenses avec un étudiant vaguement amoureux et possiblement ange de la mort (Nicholas Hoult, l'enfant d'*About a Boy* qui a grandi) ne suffisent pas à donner une âme à ce film esthétiquement trop beau pour être authentique, trop allumeur pour être sincère, et déjà daté dès sa sortie. Celui qui a veillé aux destinées des marques Gucci et Yves Saint-Laurent n'a pas l'imagination ni le talent de Gus Van Sant (*My Own Private Idaho*), de Todd Haynes (*Far from Heaven*) ou de Pedro Almodóvar (*La Mauvaise Éducation*), les grands maîtres du cinéma homosexuel auxquels, par la force des choses, on le compare. On lui reconnaît plus d'atomes crochus avec Tom Kalin (*Savage Grace*), un cinéaste qui possède, comme lui, un vigoureux sens de l'image et un goût pour le sordide chic, en plus de Julianne Moore comme actrice fétiche.

Collaborateur de Devoir



Drôle de grenier témoigne de la ténacité de créateurs qui semblaient définitivement emportés dans le grand tout de l'animation standardisée.

Histoire de (vieux) jouets

DRÔLE DE GRENIER

Réalisation: Jiri Barta. Scénario: Edgar Dutka, Jiri Barta. Image: Ivan Vit, Zdenek Pospisil. Montage: Lucia Haladova. République tchèque, 2009, 74 min. Présenté au Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Une certaine nostalgie enveloppe *Drôle de grenier*, du cinéaste tchèque Jiri Barta. Il y a d'abord celle de l'enfance perdue, jadis peuplée de jouets, et une autre, moins avouable peut-être, celle du communisme en Europe de l'Est. Cela peut sembler étrange, mais bien des amoureux des cinématographies de ces contrées les ont vues s'écrouler avec tristesse peu après la chute du mur de Berlin. En Tchécoslovaquie, par exemple, la fabrication des marionnettes, véritables stars en animation, relevait du grand art (Jiri Trnka était l'une des figures emblématiques de ce cinéma); elle a été emportée par le grand vent du capitalisme sauvage des années 1990.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que Jiri Barta signe un nouveau film... après vingt

ans d'inactivité. Avec son savant mélange de techniques (pixilation, dessin sur papier, prises de vue réelles) et surtout de visions à la fois cauchemardesques et féériques, *Drôle de grenier* fait autant figure de rejeton issu d'une longue tradition que d'ovni égaré dans une autre galaxie. Celle du numérique, du 3D, des bandes sonores tapageuses et des scénarios laminés de références à l'air du temps.

Nous sommes tout de même en territoire familier avec *Drôle de grenier*: des jouets sur lesquels la poussière s'accumule prennent vie dès que les humains ont quitté les lieux, ou simplement détourné le regard. Cette prémisse, en rien originale (imaginez *Toy Story*, de John Lasseter, en version déjantée et dans une maison qui aurait entendu les grondements de la révolution bolchevique), se décline toutefois avec une ingéniosité admirable doublée d'un zeste de macabre, peut-être pas à la portée de tous les bambins... ou de ceux guère friands de petites créatures à l'allure repoussante qui combleraient de bonheur David Cronenberg.

Cette fantaisie débridée

illustre une bataille entre le bien et le mal provoquée par la capture de Madeleine, une charmante poupee aussi peu féministe que Barbie, toujours derrière ses fourneaux à confectionner d'appétissants gâteaux pour son clan de jouets. Or elle se retrouve prise dans les filets d'un tyran au visage joufflu et aux lunettes démodées (un hommage à Kim Jong-il?). Les amis de Madeleine, étonnamment nombreux et dépareillés, vont tenter de la délivrer. Ils devront alors affronter des armées de mercenaires téméraires ou des mers déchaînées... composées de sacs-poubelle. Encore là, les nécessités économiques liées à la fabrication de ce film riche en trauvailles donnent lieu à de puissantes métaphores.

Drôle de grenier témoigne aussi de la ténacité de créateurs qui semblaient définitivement emportés dans le grand tout de l'animation standardisée. La seule présence de ce conte sur nos écrans témoigne d'un art fragile, certes, mais vivant, soutenu par une poignée d'irréductibles qui n'ont vraiment pas perdu la main.

Collaborateur de Devoir



Colin Firth et Julianne Moore dans *A Single Man*

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
Aujourd'hui salle fermée
JOYEUX NOËL À TOUS!
Dès DEMAIN, jusqu'au 30 déc.
DRÔLE DE GRENIER • IN THE ATTIC
WHERE THE WILD THINGS ARE
INVICTUS • LAST TRAIN HOME
PRECIOUS • THE HURT LOCKER
Mille Places des arts
Autibus 66/129
CINÉMA DU PARC
10078 Du View, 514-281-1900
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

ARCHAMBULT
Une compagnie de Québec Média

PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
du 15 au 21 décembre 2009

- 1 DE PÈRE EN FLIC
- 2 HARRY POTTER & THE HALF-BLOOD PRINCE
- 3 LES PARLEMENTAIRES
- 4 INGLOURIOUS BASTERDS
- 5 MILLÉNIUM: LE FILM
- 6 LES CANADIENS: 100 ANS
Le coffret
- 7 RÉTRO BYE BYE
Volume 1 (1968-1981)
- 8 ONE TREE HILL
Season 5
- 9 LOST
Season 5
- 10 PLANÈTE TERRE: SÉRIE
COMPLÈTE
- 11 LA PETITE VIE
Coffret
- 12 IL ÉTAIT UNE FOIS... GUY LAFLÉUR
- 13 TWILIGHT
- 14 LES CANADIENS: MATCHS
MÉMORABLES DANS...
- 15 THE HANGOVER
- 16 JEAN-MARC PARENT
Urgence de vivre
- 17 STAR TREK
- 18 KAAMELOTT
Livres 2
- 19 UP
- 20 ICE AGE 3: DAWN OF THE
DINOSAUR

CINÉMA

Baroque et délirant Terry Gilliam

THE IMAGINARIUM OF DOCTOR PARNASSUS

Réalisation: Terry Gilliam.
Scénario: Terry Gilliam et
Charles McKeown. Avec Heath
Ledger, Christopher Plummer,
Tom Waits, Lily Cole, Johnny
Depp, Jude Law, Colin Farrell.
Image: Nicola Pecorini. Musique:
Mychael et Jeff Danna. Montage:
Mick Audsley.

ODILE TREMBLAY

The Imaginarium of Doctor Parnassus, œuvre baroque du délirant cinéaste américain Terry Gilliam, par-delà ses images spectaculaires et son scénario trop touffu, paraît indissociable de ses dernières dérives. Rappelons que le réalisateur de *Brazil* et des *Aventures du baron de Münchhausen* connu au cours de la

ses œuvres précédentes, démontrant qu'il se penche sur sa carrière en une sorte de film-testament.

The Imaginarium..., à cheval entre réel et virtuel, constitue un émerveillement visuel, avec des costumes, des décors roçoco, un miroir de la Belle Époque ouvrant sur un univers de rêve, fait de paysages fantastiques et de rêves devenant réalités. L'imagination débridée de Gilliam se paie ici la traite, rappelant le monde déjanté des Monthy Pythons combiné à la beauté artistique de *Münchhausen*.

Le diable est de la fête, puisque quelques millénaires plus tôt Parnassus vendit son âme en échange de l'immortalité. Il doit remettre au Malin sa fille (la jeune Lily Cole, jolie rousse qui manque quand même de magnétisme) le jour de ses seize ans, anniversaire approchant à grands pas. Mais des renégociations sont toujours possibles. Et les passeurs

L'imagination débridée de Gilliam

se paie ici la traite, rappelant le monde déjanté des Monthy Pythons combiné à la beauté artistique de *Münchhausen*

dernière décennie une traversée de désert: tournage catastrophe de son *Don Quichotte* quasiment mort-né. Demi-échec de ses *Frères Grimm* et du sombre *Tideland*.

L'Imaginarium du docteur Parnassus se heurta aussi à un mur, puisque son acteur principal, Heath Ledger, mourut en plein tournage. Que faire? Gilliam le remplaça par trois autres interprètes: Jude Law, Johnny Depp et Colin Farrell, tout en conservant les scènes de Ledger, ce qui ne contribue pas à accroître la transparence du film.

Dans le thème du film — l'histoire d'un Faust moderne, le docteur Parnassus (Christopher Plummer), forain ambulant qui, avec sa fille et ses fous, invite les passants de l'autre côté du miroir en leur offrant le pouvoir de la fantaisie —, on croit reconnaître Gilliam lui-même, plus trop certain si l'imagination a encore droit de cité, soudain envahi par le doute. Ajoutez force références à

du miroir, Ledger et compagnie, qui changent de visage lors de la traversée, ont fort à faire dans cette course à obstacles au royaume du merveilleux. Il ne s'agit pas d'un film d'acteurs. Seul Christopher Plummer impose et habite son personnage.

Ce conte moral roule quand même sur une trame assez simpliste: bons d'un côté, méchants de l'autre, le rêve supérieur à la réalité (mais on n'ira contredire personne là-dessus). Le film repose sur un trop-plein de péripéties, de sous-textes, de délires en jungle foisonnante. Gilliam eût mieux fait d'émonder. Mais quelle richesse! Sa mise en scène se révèle grandiose, avec tous ses éléments colorés, oniriques, ses effets spéciaux en explosion perpétuelle. Il faut se laisser entraîner en plein tourbillon de magie, en oubliant parfois l'histoire... à la fois trop simpliste et trop alambiquée.

Le Devoir



Le comédien Heath Ledger, mort en plein tournage, a été remplacé par trois autres interprètes, Jude Law, Johnny Depp et Colin Farrell, mais le réalisateur Terry Gilliam a aussi conservé les scènes de Ledger.

SOURCE SEVILLE

consultez notre site internet www.cinemaparc.com

SOYEZ LES PREMIERS À VOIR CE FILM-SURPRISE pour diffuser la bonne nouvelle à vos proches

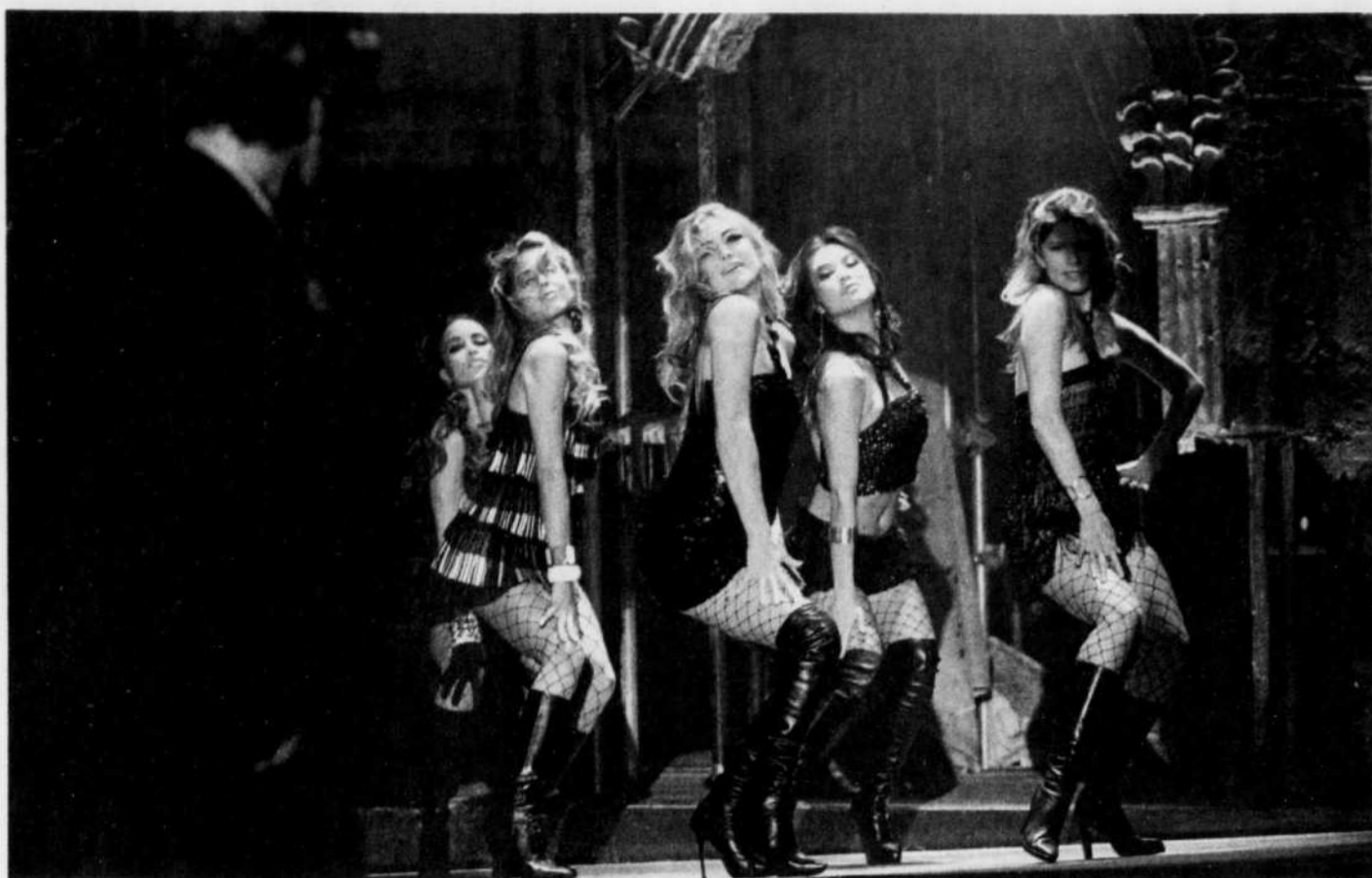
Un drôle de film d'une richesse créative, à voir absolument!

DÈS DEMAIN JUSQU'AU 3 JANVIER TOUS LES JOURS À 15h00, 17h00 et 19h15 (v. a. fr.) et 21h15 (avec STA)

ROLAND SMITH PRÉSENTE **drôle de GRENIER** Un film de JIRI BARTA

POUR ADULTES... ET TOUTE LA FAMILLE

Mitro Place des arts Autobus 80 / 129 **CINÉMA DU PARC** 3875 Du Parc, 514-291-1900 STATIONNEMENT INTÉRIEUR 3 HEURES: 2\$



Nine met à l'écran un florilège d'oscarisés ainsi que la lauréate d'un Golden Globe Kate Hudson (au centre sur la photo), qui fait dans ce film la preuve qu'elle sait bouger et danser.

SOURCE ALLIANCE

Un music-hall sans l'esprit de Fellini

NINE (NEUF)

Réalisation: Rob Marshall. Scénario: Michael Tolkin et Anthony Minghella. Avec Daniel Day-Lewis, Penélope Cruz, Marion Cotillard, Nicole Kidman, Judi Dench, Sophia Loren, Kate Hudson, Stacy Ferguson. Image: Dion Bebe. Supervision musicale: Matt Sullivan. Chansons: Maury Yeston.

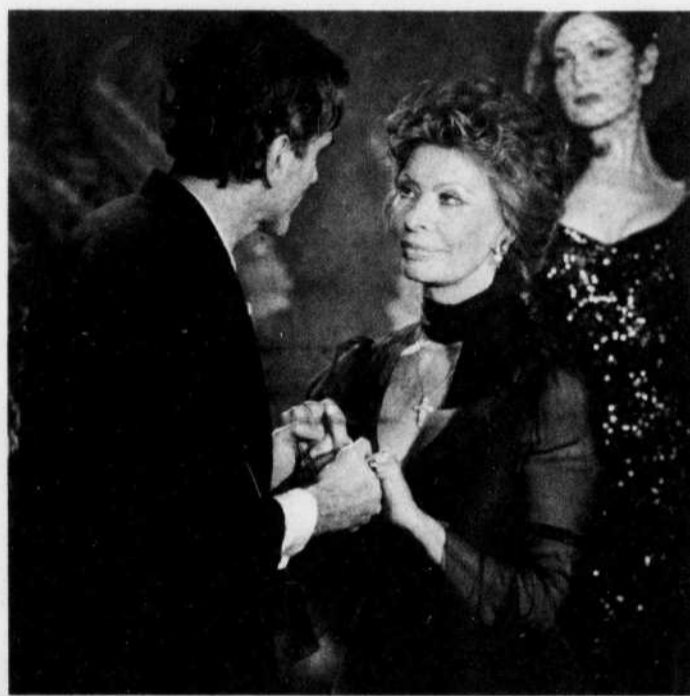
ODILE TREMBLAY

La trajectoire de *Nine* est bariolée certes sur le chef-d'œuvre de Fellini *8 1/2*, mais pas uniquement. Le film de 1963 inspira la pièce de Mario Fratti, puis le livre d'Arthur Kopit en 1982, et enfin la comédie musicale sur Broadway du même nom. Longue filiation qui mène à ce «musical» de Rob Marshall.

Nine s'offre un florilège d'oscarisés: Daniel Day-Lewis, Penélope Cruz, Nicole Kidman, Judi Dench, Marion Cotillard et Sophia Loren, ainsi que la lauréate d'un Golden Globe Kate Hudson. Ajoutez aux commandes le cinéaste de *Chicago*, comédie musicale aux six Oscar, le défunt cinéaste Anthony Minghella (*Le Patient anglais*), collaborateur au scénario. Cette mégaproduction et son chic atlégetique entendent être le grand succès du temps des Fêtes, et récolter si possible une pluie d'Oscar. Ce qui n'est pas exclu, étant donné l'ambition du mégaspectacle, mais guère mérité pour autant.

Retour donc sur le *8 1/2* de Fellini, qui abordait avec génie le gouffre du maestro en panne d'inspiration.

Débutant un tournage sans scénario, écartelé entre sa femme (Marion Cotillard), sa maîtresse (Penélope Cruz), une belle muse (Nicole Kidman), des paparazzis, des femmes en chaleur, des journalistes et des producteurs furieux, et une as-



SOURCE ALLIANCE

Nine s'offre des clins d'œil aux films de Fellini, certains trop apparents. Sofia Loren en maman du cinéaste est quand même une belle figure, trop vite écartée.

sistante dévouée (Judi Dench), le cinéaste italien voit son univers être dévoré tout rond. Il se sauve au bord de la mer, mais est vite retrouvé, engueulé par tous et toutes, se sent dépressif et torturé.

Avec ses numéros de music-hall façon Folies bergères, ses stars, ses danses, ses décors rutilants qui en jettent plein la vue, le film en éblouit certains. Par son artificialité, il m'a personnellement beaucoup déçue. *Chicago*, dans la même lignée, possédait une cohésion et une charge plus fortes, avec en moins l'extrême prétention. Ici, plusieurs talents se révèlent sous-utilisés, jetés en pâture aux dieux du show-business, à vive cadence et à fort clinquant. Fellini sans la profondeur.

Daniel Day-Lewis, dans la peau de Guido, avatar de Fellini, demeure un grand acteur, mais

sa prestation est sous-développée. Kate Hudson (une journaliste fan) sait du moins bouger et danser, Marion Cotillard, en épouse négligée, a du style et se révèle un des seuls personnages émouvants du film. Nicole Kidman en blond fantôme

est raide et à côté de la coche. Quant à Penélope Cruz, elle n'hérite pas d'une bonne partition; maîtresse-objet du maestro, elle est sur scène accourcée en danseuse à dix, presque vulgaire. La muse d'Almodóvar méritait tellement mieux...

Nine s'offre des segments plus réussis en noir et blanc, retour sur l'œuvre et l'enfance du maestro, clins d'œil aux films de Fellini, certains trop apparents (la fontaine de Trevi); Sofia Loren en maman du cinéaste est quand même une belle figure, trop vite écartée.

Que toutes ces têtes d'affiche se voient offrir leur tour de piste à la Broadway, en danses et en chansons, en jette, certes, mais ne convainc guère.

Pas une seule chanson ne s'imprime dans la mémoire, fait rarissime pour un film musical. Marshall aurait sacrifié le seul bon morceau du show de Broadway. Rien de transcendant non plus du côté des numéros de danse, très déjà vus. Les liens entre anglais et italien, entre drame et musical, s'emboîtent assez mal, le rythme se brise et la trame ennue. *Nine* est un film «m'as-tu vu». Mais tout ce qui brille n'est pas or, dit le vieux proverbe avec raison.

Le Devoir

HEATH LEDGER CHRISTOPHER PLUMMER JUDY DENCH DANIEL DAY-LEWIS TOM WAITS LILY COLE COLIN FARRELL JOHNNY DEPP

« EXCEPTIONNEL » « EXTRAORDINAIRE » « FASCINANT » « FANTASTIQUE »

EXTRAIT DE TERRY GILLIAM

L'IMAGINARIUM DU DOCTEUR PARNASSUS

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 25 DÉCEMBRE !

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK | FESTIVAL DU FILM DE CANNES
SOIRÉE DE CLÔTURE | SÉLECTION OFFICIELLE

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURE ACTRICE

★★★★ CAPTIVANT!
PENÉLOPE CRUZ EST LUMINEUSE!
-Normand Provencher, Le Soleil

ALMODÓVAR AFFICHE UNE MAÎTRISE REMARQUABLE!
-Marc-André Lussier, La Presse

UNE MAGNIFIQUE LETTRE D'AMOUR AU CINÉMA!
-Manon Dumais, Vif

À VOIR! M'A COMPLÈTEMENT SÉDUITE!
-Rebecca Makman, Radio-Canada

INTENSE ET ATTRAYANT. LES FANS SERONT COMBLÉS!
-Natalia Wysocki, ICI

PENÉLOPE CRUZ ÉTREINTES BRISÉES

UN FILM DE ALMODÓVAR métropole

13 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 25 DÉCEMBRE

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaubien | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CINÉMA FINE STE-ADELE | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT ODEON STE-FOY

VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA PARALLÈLE | MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CINÉMAS AMC LE FORUM 22
VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMAS FORTUNE | CINÉMAS CAVENTISH (Mall)

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
VOYEZ LA BANDE-ANNONCE SUR WWW.LOSABRAZOSROTOS.COM